

JOURNAL DES DEMOISELLES
ET
PETIT COURRIER DES DAMES
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MÉMOIRES DU COMTE DE SÉGUR

(SUITE ET FIN)



MONSIEUR de Ségur consacra à ce prince célèbre un grand nombre de pages. Il y analyse son caractère, il y passe en revue les actes et les résultats de son règne. Nous parlerons seulement, en peu de mots, du rôle que joue le roi de Suède dans les événements dont l'ambassadeur français est témoin.

Toutes les forces de l'empire russe se portaient vers le Sud, théâtre de la guerre; le Nord restait dégarni. Gustave en profite, lance une proclamation ronflante, où il somme l'impératrice de restituer la Crimée aux Turcs, ses alliés, franchit la frontière sous un prétexte frivole et, par une marche hardie à travers la Finlande, vient camper devant la forteresse de Frederichsham, sur la route de Saint-Petersbourg.

L'étonnement et le trouble se répandent dans la capitale. Le bruit court que l'épouvante est au palais, qu'on y emballa précipitamment tous les effets précieux, tous les papiers de l'impératrice, et que Catherine, surprise et sans défense, va partir la nuit, et fuir jusqu'à Moscou.

Les ministres étrangers ne savent que penser et que faire. M. de Ségur se rend auprès de l'impératrice et reçoit de sa bouche le démentiformel de ces sinistres rumeurs, qu'il ne croit pas pourtant avoir été, un moment du moins, dénuées de tout fondement. Quoi qu'il en soit, Catherine reste, et les lenteurs de Gustave au siège de Frederichsham donnent aux esprits le temps de se rasseoir.

A côté de la guerre que se faisaient les deux souverains par les armes, ils s'en faisaient une autre par un échange répété d'injures et de menaces réciproques. Catherine permettait qu'on fit paraître devant elle, sur le théâtre, Gustave III, sous la forme d'un nain fanfaron grotesquement revêtu de l'armure d'un géant.

« Il bornait ses exploits à l'attaque d'un misérable petit fort, dont le commandant invalide sortait avec une garnison de trois hommes, et mettait en fuite avec sa béquille le ridicule paladin... Loin de m'amuser, ce spectacle m'attristait, et l'impératrice put lire, je l'espère, dans mon silence et dans mon maintien, combien je souffrais de voir une princesse si noble et si grande s'abaisser de cette sorte et se rapetisser en écoutant trop un puéril ressentiment. »

L'espoir seul de reconquérir la Livonie et peut-être la Finlande inspirait à Gustave sa téméraire entreprise; mais il rencontrait dans l'armée même qu'il commandait, parmi ses propres officiers, attachés au parti aristocratique dont il avait renversé le pouvoir, un obstacle à ses projets.

« Quelques jours perdus, une bataille de mer indécise, et la rébellion de ses troupes firent disparaître pour toujours ses idées chimériques de conquête et d'invasion. Gustave, réduit à se défendre, trouvait dans son courage le moyen de rétablir sa fortune. »

M. de Ségur, en dépit de tous ses découragements, continuait à négocier la conclusion de la quadruple alliance. Il attendait avec quelque impatience des dépêches de sa cour, lorsqu'un

jour la porte de son cabinet s'ouvra; un jeune homme se présente : c'est un courrier. Mais les dépêches qu'il apporte ne viennent pas de Versailles; elles viennent du Kamtschatka. — Fils de M. de Lesseps, ancien consul de France à Saint-Petersbourg, il était parti avec la Pérouse. Débarqué par lui sur cette côte orientale de l'extrême Sibérie, et chargé de ses dépêches pour le gouvernement français, il a traversé toute l'Asie pour arriver à Saint-Petersbourg, et mis un an à faire courageusement ce voyage, retardé par les rigueurs du climat.

» Je sus par lui des détails très curieux sur le » Kamtschaka, sur la Sibérie et sur les mœurs » des habitants de ces vastes solitudes. — Le » jeune Lesseps, zélé, ardent, infatigable, ne » voulut point se reposer à Saint-Petersbourg; » pressé d'exécuter les ordres dont il était chargé, » il me demanda de l'expédier en courrier à » Versailles. »

Nous n'aurions pas noté cet épisode d'une importance secondaire, s'il n'empruntait un certain intérêt au nom qui s'y rattache et brille aujourd'hui dans le monde d'un si légitime éclat.

Potemkin se signale enfin par un important fait d'armes : c'est la prise d'Ochsakoff. — Le vainqueur revient à Péttersbourg jouir de son triomphe et de la confusion de ses détracteurs. Malgré ses griefs contre la politique française, son intimité avec M. de Ségur paraît d'abord n'avoir reçu aucune atteinte; mais peu à peu elle se refroidit, et ce refroidissement finit par se transformer en véritable hostilité contre l'alliance proposée. Sa mauvaise humeur se manifeste un jour d'une façon peu courtoise à l'égard du ministre de France.

Par une tradition des anciennes mœurs, Potemkin avait attaché à son service un certain bouffon ou fou. Son nom était Mosse. En présence de nombreux invités, dont faisait partie M. de Ségur, et pendant que le maître du logis, assis devant un échiquier, ne prêtait apparemment à sa partie qu'une attention assez distraite, Mosse, interrogé sur ce qu'il pense des nouvelles de France, où venaient d'être convoqués les États généraux, s'empare du sujet et, dans une suite d'épigrammes mordantes, ridiculise le pays et toute son histoire.

« Les assistants me regardaient malignement, » et le prince riait sous cape... Cependant, je ne » perdis pas la tête, et je voulus prendre ma » revanche. »

M. de Ségur fait compliment à Mosse, de son éloquent discours, tout en lui faisant observer qu'il n'a pas vu la France depuis vingt ans, et que sa mémoire, quelque bonne qu'elle soit, lui a fait défaut sur plus d'un point. Il l'engage à parler maintenant de la Russie qu'il connaît bien mieux, et de la guerre qu'elle soutient contre la Turquie.

« Le prince Potemkin fronça le sourcil, il fit

» au fou un geste menaçant; mais l'intrépide » Mosse, qui était en train, prit la parole avec » feu, et ménagea encore moins la Russie que la » France ».

Esclavage, dissipation de la cour, état de l'armée et des finances, le bouffon touche à toutes les questions, et finit par cette guerre ruineuse qui se fait, et pourquoi?

« Vous ne devinez pas? Je vais vous le dire. » C'est pour amuser un grand prince ici présent » qui s'ennuie, et pour lui donner le plaisir d'a- » jouter le grand cordon de Saint-Georges aux » trente ou quarante cordons dont il est déjà » bariolé, et qui ne lui suffisent pas. — A ce » trait, je me mets à rire aux éclats, les assis- » tants s'étouffaient pour ne pas m'imiter, et le » prince Potemkin, furieux, renversa la table » et jeta les échecs à la tête de Mosse, qui s'en- » fuit. Alors je représentai au prince que nous » serions tous deux moins sages que Mosse si » nous nous fâchions de sa folie, et la soirée » se termina fort galement. »

Cet incident ne brouille pas ostensiblement le prince avec M. de Ségur; cependant la malveillance de Potemkin à l'égard de la France finit par se porter sur celui qui en représente les intérêts. Pour détruire le crédit de l'ambassadeur, il faut ruiner l'homme dans l'esprit et dans l'amitié de l'impératrice. C'est à quoi le premier ministre et son parti s'appliquent.

Rien jusqu'alors n'a pu altérer la faveur dont M. de Ségur jouit auprès de Catherine; tout à coup un changement complet se produit. Elle ne lui parle qu'avec la plus extrême froideur; elle le regarde à peine. Il n'est plus invité aux soirées de l'Ermitage. Etonné de cette disgrâce, il s'efforce en vain d'en deviner la cause. Le prince de Nassau, son ami, resté au service de la Russie, et que ses glorieux exploits sur mer élèvent haut dans l'estime impériale, vient secrètement la lui révéler.

On est parvenu à le rendre, aux yeux de l'impératrice, suspect de dissimulation et de déloyauté. Tandis qu'il impute aux excitations de l'Angleterre et de la Prusse, dit-on, la persistance des Turcs à continuer la guerre, ce sont les instigations de la France qui les maintiennent dans leur obstination. M. de Ségur trompe l'impératrice, et ne communique à ses ministres que des extraits mutilés des dépêches de M. de Choiseul, l'ambassadeur français à Constantinople.

Comment se justifier? Toutes ses protestations seraient inutiles, puisqu'il est accusé de mensonge.

Un moyen héroïque se présente à son esprit. Il prend la dernière dépêche longuement détaillée et toute chiffrée qu'il vient de recevoir de M. de Choiseul, y joint la clef du chiffre qui peut la faire lire dans son texte, et sur l'enveloppe écrit ces mots : « Ce n'est point à l'impératrice,

c'est à Catherine que j'adresse cette dépêche. — Puis, la confiant au prince de Nassau, il lui dit : « Courez, cher prince, demandez à l'impératrice un entretien particulier, et remettez-lui de ma part cette lettre. Si cette princesse vous quitte et sort un moment de son cabinet, je l'ai mal connue. Un secrétaire peut copier quelques lignes, la clef du chiffre est compromise, et je suis coupable. Mais si je ne me suis pas trompé, elle ne sortira pas. »

Le prince s'acquitte de sa mission, et tandis que Catherine, étonnée, déchire l'enveloppe, dont elle a lu la suscription, il feint de vouloir se retirer. Elle s'élance après lui, l'arrête et lui dit : « — Ah ! prince, ne sortez pas ; je ne veux pas que vous me quittiez un seul instant. » — Elle parcourt rapidement la dépêche, et, la rendant au prince de Nassau, reprend avec une vive émotion : « — Courez, prince, courez chez M. de Ségur, et assurez-le que jamais de ma vie je n'oublierai ce noble procédé, cette touchante marque de son estime et de sa confiance : j'en suis digne ; il m'a bien devinée. »

Dès le lendemain, Catherine, en présence de la cour entière, rentre, à l'égard de M. de Ségur, dans toutes ses habitudes d'affectueuse familiarité.

« La surprise se peignait sur les traits des ministres ; ceux de mes rivaux qui triomphaient la veille déguisaient mal leur mécontentement... Le prince Potemkin ni aucun de ses ministres ne purent découvrir par quel moyen je m'étais remis si promptement en crédit auprès d'elle. »

Catherine lui en garda fidèlement le secret. Potemkin s'éloigne et va se remettre à la tête des armées ; M. de Ségur ne le verra plus. Son antagonisme persiste contre la France ; mais ni cet antagonisme ni le mécontentement que lui donnait à elle-même les atteroisements sans fin du cabinet de Versailles ne parvinrent à ébranler désormais près de l'impératrice le crédit si hardiment reconquis par M. de Ségur.

De ce côté, dans sa négociation obstinée de la quadruple alliance, il touchait à la réussite ; un moment il croit y toucher aussi du côté de Versailles. — Une dépêche arrive : elle apporte à l'ambassadeur, pour prix de ses efforts heureux et de son zèle, un désaveu amer et le reproche de s'être trop avancé. Son découragement est complet.

Dans la marche rapide de la Révolution s'absorbaient de plus en plus toutes les forces vitales de la France. Une commotion profonde, à travers l'Europe entière, répondait à chaque incident qui en marquait le progrès. M. de Ségur nous rend en particulier l'impression produite à Pétersbourg par la prise de la Bastille.

« A la cour, l'agitation fut vive et le mécontentement général : dans la ville, l'effet fut tout contraire... Français, Russes, Danois,

Allemands, Anglais, Hollandais, tous dans les rues se félicitaient, s'embrassaient, comme si on les eût délivrés d'une chaîne trop lourde qui pesait sur eux... La crainte arrêta bientôt ce mouvement. »

Tandis que l'action de la France achève de s'annuler à l'extérieur, les victoires du prince de Nassau dans la Baltique, celles de Souwaroff sur les Turcs, donnent un nouveau relief aux armes russes. Les Autrichiens prenaient Belgrade, d'où le prince de Ligne écrivait à son ami Ségur des lettres charmantes d'esprit, de philosophie, d'ardeur martiale et d'humanité à la fois. La médiation française, poliment acceptée dans les futurs contingents par l'impératrice au cas où elle pourrait s'exercer, a peu de chance d'intervenir.

M. de Ségur n'a plus rien à faire en Russie ; un chargé d'affaires suffit pour soutenir les intérêts de ses nationaux. Le soin de sa santé, qu'un séjour de cinq années sous le climat du Nord commence à menacer d'une grave altération, mais surtout le besoin de revoir le pays natal, d'assister aux événements qui l'agitent, lui font désirer ardemment de regagner la France. Il a demandé et obtenu un congé ; il se met en mesure d'en profiter.

Cependant ce n'est pas sans émotion qu'il quitte la Russie devenue pour lui comme une seconde patrie, et où il laisse tant d'amis.

« Je pris congé de l'impératrice, et certes cette audience m'aurait profondément affligé si j'avais cru voir cette princesse pour la dernière fois ; mais je m'absentais par congé, et j'étais sûr de revenir dans peu de mois auprès d'elle... Elle daigna me montrer quelque regret de mon départ et me parla beaucoup des affaires de France... »

Catherine, après avoir exprimé tous ses vœux pour le roi et pour le pays, ajoute en finissant :

« Vous feriez mieux de rester près de moi. Votre penchant pour la nouvelle philosophie et la liberté vous portera probablement à soutenir la cause populaire, et j'en serai fâchée, car moi je resterai aristocrate, c'est mon métier... Elle me retint à dîner et me combla de marques de bonté qui me rendirent cette séparation très pénible. »

Peu s'en faut que M. de Ségur ne nous fasse aimer Catherine II ; toutefois, pour céder sans scrupule à la tentation, que de choses, répéterons-nous, il faudrait oublier dans sa vie privée comme dans sa politique !

Le 11 octobre 1789, il quitte Saint-Petersbourg.

Sur l'invitation du grand-duc et de la grande-duchesse, il s'arrête deux jours chez eux à Katschina. Le sombre et capricieux Paul s'était depuis longtemps éloigné de lui ; il se reprend tout à coup à le traiter avec une entière confiance, et dans les entretiens qu'ils ont ensemble, épanche de nouveau l'amertume de ses soupçons et de ses ressentiments contre le gouvernement de l'im-

pératrice. M. de Ségur tâche de le ramener à une plus juste appréciation des choses, et poursuit sa route.

Il trouve la Pologne, agitée par les secrètes intrigues de la Prusse, dans un état de fermentation indicible. Partout on s'apprête aux armes. Chasser les Russes, rétablir l'indépendance et le grand nom de la patrie, c'est le rêve de sa belliqueuse aristocratie. Elle n'avait pour réussir, observe le voyageur, ni infanterie, ni forteresses, ni argent, ni discipline ; mais nul ne doutait du succès, — si ce n'est le roi.

Dans un entretien confidentiel, il avoue à M. de Ségur son absence de toute illusion.

« Stanislas-Auguste, trop éclairé pour ne pas voir le précipice, et trop faible pour résister au torrent qu'il s'était vainement efforcé de ralentir, s'y laissait entraîner malgré lui. »

Malheureuse Pologne ! Elle courait vers un nouveau et terrible désastre.

M. de Ségur, au lieu de repasser par Berlin, se dirige sur Vienne. Là, il revoit aussi une ancienne connaissance : c'est l'empereur Joseph II, mais Joseph II mourant. Le chagrin que lui donnent le soulèvement des Pays-Bas et l'issue des réformes qu'il a voulu y introduire, achève de détruire sa santé gravement altérée et le conduit au tombeau. Sa porte, fermée à tous les visiteurs, s'ouvre par exception pour M. de Ségur.

L'empereur n'a pas oublié leurs entretiens de Crimée ; il lui parle encore de l'état de l'Europe, de la Russie, de la Suède, de la France, où les sombres journées d'octobre viennent d'avoir lieu. M. de Ségur, en se retirant, lui demande quels conseils il peut porter de sa part à la reine sa sœur ainsi qu'au roi ; quelques paroles brusques et amères sur l'inutilité de tout conseil en présence de tant de fautes, sont la seule réponse qu'il obtient.

Avant de quitter Vienne, le diplomate français est admis auprès d'un autre personnage d'une importance presque égale à celle du souverain : c'est le prince de Kaunitz. Le portrait du célèbre ministre de Marie-Thérèse passé en héritage à Joseph II, n'est pas le moins curieux que nous ait tracé M. de Ségur.

« A un génie étendu, il unissait des caprices aussi singuliers et des manières aussi bizarres que celles du général Souwaroff et du prince Potemkin... Quoiqu'il fût vieux, il affectait encore dans sa parure des prétentions qui auraient rendu un jeune homme ridicule. Sa coiffure était composée d'une inconcevable quantité de boucles, et pour qu'elles fussent poudrées avec une égalité parfaite, il passait dans un cabinet destiné à cet usage, entre une haie de plusieurs valets de chambre qui, armés de grands soufflets, l'enveloppaient d'un nuage de poudre... Extrêmement sensible aux variations de la température, on le voyait changer de vêtements vingt ou trente fois par jour.

« Jamais l'heure de ses repas n'était réglée... Au dessert, on apportait devant lui un miroir, un bassin, un cure-dents, une éponge, et, sans se gêner, il nettoyait lentement sa bouche et ses dents sans que personne voulût ou osât quitter la table. »

Nous demandons pardon à nos lectrices de ce détail naturaliste ; il sert à peindre un caractère.

Poliment, mais froidement reçu, M. de Ségur est invité par le prince à dîner. A la fin du repas, l'amphitryon, interpellant le marquis de Noailles, ambassadeur de France, lui parle à haute voix et en termes offensants des dernières nouvelles de son pays, attaqué selon lui de démence et de frénésie. L'ambassadeur se tait. M. de Ségur indigné prend la parole, et dit, haussant le ton à son tour :

« Il est vrai, mon prince, que la France dans ce moment est atteinte d'une fièvre très ardente. On prétend même que cette maladie est contagieuse, et qu'elle nous est venue de Bruxelles. »

Cette sortie imprévue fit sourire les assistants et parut vivement étonner le premier ministre, qui ne répondit pas ; mais il n'acheva pas sa toilette accoutumée, et sortit de table presque à l'instant.

Comme jadis avec Potemkin la fière allure du comte de Ségur réussit auprès du premier ministre d'Autriche.

« Pendant le peu de jours que je restai à Vienne, il m'invita plusieurs fois à venir le matin chez lui, pour parler avec moi des affaires du temps. »

M. de Ségur laisse derrière lui toutes les cours étrangères et, continuant son voyage, en atteint enfin le terme.

« Ce ne fut pas sans une émotion qui alla jusqu'aux larmes que je franchis la frontière, et que je revis ma patrie livrée à tous les périls, à toutes les calamités d'une révolution. Pendant cinq ans d'absence, et à huit cents lieues de mon pays, je ne pouvais me faire une idée des changements extraordinaires que venaient d'éprouver en peu d'années nos lois, nos caractères, nos esprits et nos mœurs... En rentrant dans ma patrie je ressemblais assez au vieil Épiménide sortant de son long sommeil. »

Que ce retour est différent de son retour d'Amérique !

Paris, Versailles, sa famille, ses amis de jeunesse sont toujours là ; il les revoit de nouveau, mais comme plongés dans un tourbillon orageux dont le mouvement désordonné contriste son âme. La discorde est partout ; la politique et, avec elle, les discussions violentes, les passions irréconciliables, règnent partout. Elles ont détruit le charme des relations sociales, elles altèrent les affections de la vie intime.

Les uns, tels que le maréchal de Ségur et les hommes de son âge, ne voient dans le renver-

sement du vieil ordre de choses que l'œuvre d'un peuple en délire; les autres, tels que la Fayette et les Lameth, malgré les excès sanglants qui ont déjà souillé la Révolution, et qu'ils déplorent, conservent toute la fermeté de leur foi dans les destinées nouvelles de la France. Entre ces appréciations contradictoires, M. de Ségur tente de se faire une opinion impartiale d'après son propre jugement. Il va de la cour à l'Assemblée nationale; des salons au peuple de Paris, qu'il visite dans ses divers quartiers; il voit tout, il écoute tout, il observe tout; — et demeure suspendu entre les plus patriotiques espérances et les appréhensions les plus redoutables.

Ici se terminent les Mémoires du comte Louis-Philippe de Ségur, ou du moins ce que nous en avons; car il comptait les continuer. Au début, il nous a énuméré toutes les phases qu'avait parcou-

rus son existence: que de choses il pouvait encore nous dire! On a tout lieu de regretter que la mort soit venue, en présence des grands événements et des grands personnages que de près il avait vus se succéder sur la scène du monde de 89 à 1830, arrêter une plume qui sait donner tant d'intérêt à ce qu'elle raconte.

Écrits dans le ton soutenu de la bonne compagnie, et d'un style où l'élégance n'ôte rien au naturel, ces Mémoires non seulement se lisent avec plaisir, mais sont du petit nombre d'ouvrages qu'on aime à relire. C'est que derrière le diplomate engagé dans la vie des cours et les négociations de la politique, on y trouve toujours l'homme d'esprit fin et de droit jugement; c'est que, à côté de cet esprit et de ce jugement, on y sent quelque chose de plus encore: on y sent un cœur.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

HISTOIRE DE MADEMOISELLE LE GRAS

(LOUISE DE MARILLAC)

Fondatrice des Filles de la Charité.

Le grand saint Vincent de Paul s'écriait, en apprenant que ses filles, les Filles de la Charité, avaient paru en Pologne, jusque sur les champs de bataille, auprès des blessés et des mourants: « Quoi! des filles, avoir le courage d'aller aux armées! des Filles de la Charité, de la maison de Paris, près de Saint-Lazare, aller visiter de pauvres blessés, non seulement dans la France, mais jusque dans la Pologne! Avez-vous jamais oui dire qu'il se soit fait chose pareille, que des filles aient été aux armées? Pour moi, je ne l'ai jamais vu! »

On s'expliquera l'exclamation naïve du Père des pauvres en réfléchissant que, jusqu'alors, les femmes consacrées à Dieu s'étaient toujours retirées derrière les grilles et l'étroite clôture de leurs monastères et de leurs hospices; les unes habitaient les vastes abbayes fondées par les rois et se consacraient à une vie d'incessante prière, les autres se dévouaient aux malades dans les hôtels-Dieu, les autres menaient, chez les clarisses ou au Carmel, une vie de pénitence et de contemplation; mais toutes étaient renfermées derrière les murs qui les défendaient du

monde. Saint Vincent de Paul, le premier, donna une règle à des filles qui se vouaient aux bonnes œuvres au sein des cités, n'ayant d'autre cloître que les rues de la ville, d'autre chapelle que l'église de la paroisse, d'autre voile que leur modestie. Il agit ainsi, sans le vouloir, sans le savoir, car son institut ne sortit pas, comme une Minerve, tout armée, du cerveau de Jupiter; la Providence le fit naître sans bruit, grandir petit à petit, s'étendre en silence, et cette admirable création est bien l'œuvre du Dieu qui tonna sur le Sinaï, mais qui parla avec tant de douceur sur le mont des Béatitudes.

On sait quels furent les fondateurs des Filles de la Charité: Vincent de Paul, ce pauvre prêtre, dont l'esprit fut si large et le cœur si bon, ce grand disciple de l'Évangile, qui ne vivait que pour Dieu et le prochain, fut leur père; une sainte veuve, éprouvée par les chagrins de la vie, pleine de piété et de compassion pour les pauvres, fut leur mère. Elle se nommait Louise de Marillac, veuve d'Antoine Legras, l'on appelait, selon la coutume du temps, *mademoiselle Legras*, parce que son mari n'était pas noble de nom et d'armes. Elle avait un fils unique qu'elle élevait avec les plus tendres soins, et elle ne possédait qu'une très modique fortune.

La vue de l'extrême misère des pauvres dans

les campagnes de France, ruinées par des guerres continuelles; l'abandon des malades dans les hôpitaux des villes, dont les revenus n'étaient plus en rapport avec le nombre de malheureux qui s'y présentaient, avaient inspiré à Vincent de Paul l'idée d'établir des *confréries de charité*, formées d'un certain nombre d'honnêtes femmes et filles, qui, du consentement de leurs maris ou de leurs père et mère, donneront leurs soins aux pauvres. Elles recueillaient des aumônes; avec ces aumônes, elles préparaient chez elles la nourriture des indigents et des malades et leur rendaient toutes sortes de bons offices avec une grande charité. Le patron de l'association était Notre-Seigneur Jésus-Christ, la *Charité* même.

Mademoiselle Legras se fit associer à cette bonne œuvre et l'établit à Paris, sur la paroisse de Saint-Sauveur (1629). Elle rassembla autour d'elles quelques dames d'un rang distingué; mais ces dames, si zélées et si généreuses qu'elles fussent, ne pouvaient faire la besogne matérielle des *servantes des pauvres*; on chercha à leur adjoindre quelques simples et pieuses filles: une pauvre paysanne de Suresnes se présenta la première, trois ou quatre jeunes ouvrières suivirent son exemple; on les admit à servir les malades... et les Filles de la Charité étaient fondées.

« Trois ou quatre pauvres filles, employées à porter des aliments et des remèdes à quelques malades, ce n'était, dans l'esprit de saint Vincent de Paul, ni une institution, ni même le début d'une œuvre à part. Comme il l'a souvent répété à mademoiselle Legras, il n'avait alors la pensée de rien fonder. Aussi, grand eût été leur étonnement à tous les deux, s'il leur avait été donné d'entrevoir, dès cette époque, l'innombrable génération qui devait sortir de cet humble berceau... Nous contemplons en ce moment le germe; vingt-cinq ans plus tard, la plante aura grandi. L'épanouissement était réservé à notre siècle, sous la forme des vingt mille sœurs de la Charité répandues aujourd'hui dans les deux mondes. »

Sans prévoir ce magnifique avenir, mademoiselle Legras s'appliqua à l'œuvre nouvelle comme si elle l'eût prévu. La misère publique, l'extension des confréries de charité, les besoins extrêmes des pauvres faisaient sentir l'urgence de multiplier le nombre des laborieuses servantes des misérables, et de les former à leurs devoirs, dans un noviciat où elles apprendraient les notions pratiques de la vie chrétienne et charitable qu'elles voulaient embrasser. Mademoiselle Legras se consacra tout entière à la formation de ces âmes : elle eut d'abord autour d'elle trois ou quatre jeunes filles et deux veuves; ce petit troupeau, cette *pelote de neige*, comme le nommait saint Vincent, habitait une modeste maison qui est encore debout, rue du

Cardinal Lemoine, 43; c'est là le Bethléem des Filles de la Charité.

Au bout de quelque temps, six paysannes et une ouvrière dentellière vinrent se joindre à ces premières sœurs; nous voudrions faire connaître ces pierres angulaires de l'édifice, mais d'une seule, Barbe Angiboust, on sait le nom et l'histoire. On l'avait vue, toute jeune encore, s'enfuir de la maison de la duchesse d'Aiguillon, qui l'avait réclamée pour aider à ses bonnes œuvres; elle ne voulait servir que saint Vincent, Dieu et les pauvres:

« Elle était, au dire de ses contemporains, une des mieux douées; sa gaieté, son agréable entretien, son adresse attiraient les dames au service des pauvres, et ceux-ci au service de Jésus-Christ; on comptait quelquefois jusqu'à soixante femmes ou jeunes filles groupées autour d'elle pour apprendre le catéchisme ou la manière de faire l'oraison : elle était, à Paris, attachée au service des galériens, qu'elle soignait avec une patience et une douceur inaltérables... Des galériens, elle passa aux Enfants-Trouvés, auxquels elle témoigna le même dévouement, gardant toute la nuit sur ses genoux ceux auxquels on n'avait pas de berceaux à donner. Toujours prête à tout, type accompli de la sœur de charité, Barbe méritait d'être une des premières à consommer son sacrifice et à se lier par des vœux... Une autre, Jeanne Allemagne, mourut à trente-deux ans, n'exprimant qu'un regret, celui de n'avoir pas assez bien servi les pauvres; qu'un désir, si Dieu lui rendait la vie, celui de les servir encore; qu'une crainte, celle de trouver dans la souffrance trop de joie... Chacune de ces premières sœurs avait son type particulier : c'était Nicolle de Toul, type aimable d'humilité, qui, lorsqu'elle s'était attardée chez les pauvres, en demandait pardon à ses compagnes comme d'une faute, et se refusait jusqu'à la joie de leur distribuer elle-même l'argent qu'elle avait recueilli pour eux; c'était la sœur Marthe d'Auteuil, qu'on appelait la faiseuse de miracles à cause des cures nombreuses dues à sa charité. La tendresse pour les petits enfants caractérisait la sœur François. Toujours prête à toute heure de la nuit pour les recevoir, on la rencontrait souvent dans la rue portant dans une hotte un ou plusieurs de ces pauvres petits abandonnés, épuisée, les bras raidis par la fatigue, mais heureuse et triomphante. Barbe Bailly de Troyes partageait avec elle ces soins et cet amour. Pendant la guerre de la Fronde, elle avait souvent dirigé, toute jeune encore, douze sœurs et onze cents petits enfants, déployant à leur service un esprit ingénieux et pratique que Louvois et Mansard devaient invoquer un jour pour le plan de l'infirmerie des Invalides. La sœur Andrée, à l'agonie, répondait naïve-

» ment à saint Vincent que son seul remords de conscience était d'avoir pris trop de plaisir à servir les pauvres.

» — Hé quoi ! ma sœur, lui demanda le saint, n'y a-t-il rien du passé qui vous fasse craindre.

» — Non, monsieur, rien du tout, répliqua-t-elle, si ce n'est d'avoir pris trop de satisfaction à cela : car lorsque j'allais voir ces bonnes gens, il semblait que je ne marchais pas, mais que j'avais des ailes et que je volais, tant j'avais de joie à les servir.

» — Je n'ai jamais vu, ajoutait saint Vincent en racontant ce trait, une disposition plus parfaite. »

» De là, il faut conclure que la Compagnie est une œuvre de Dieu, puisqu'il s'y est trouvé et s'y trouve encore de belles âmes.

» L'œuvre de Dieu ! elle l'était en effet, mais saint Vincent n'ignorait pas quel était l'instrument dont le Seigneur avait voulu se servir, et il renvoyait à mademoiselle Legras la gloire qui lui revenait de droit. La beauté des fruits fait juger de la bonté de l'arbre... »

La vie tout entière de mademoiselle Legras est renfermée dans la fondation de son institut : elle fut la première Fille de la Charité ; le type accompli du zèle, de la compassion, du courage, de la silencieuse modestie, telles que nous les voyons encore autour de nous. Elle eut la joie de voir trente-quatre maisons de son institut en France ; elle vit ses Filles soignant les malades, enseignant les enfants, secourant les pauvres ; elle les vit établies en Pologne, elle les vit servant des soldats blessés à Sedan et à Arras, et, de son vivant, on demanda une colonie de ses sœurs pour Madagascar.

Voilà l'œuvre de Dieu, accomplie par des cœurs bons et fidèles. La vie de mademoiselle Legras est au nombre de celles que toutes nos lectrices doivent connaître ; elle est touchante, instructive, consolante, elle est du plus vif intérêt, et le talent de l'auteur est presque à la hauteur du sujet : c'est tout dire (1).

M. B.

LE PRINCE ALBERT DE SAXE-COBOURG

ÉPOUX DE LA REINE VICTORIA

D'après leurs Lettres, Journaux, Mémoires

(Traduit de l'anglais de sir THÉODORE MARTIN)

PAR AUGUSTUS CRAVEN

(PREMIER ARTICLE)

L'auteur anglais a encadré le récit de la vie domestique de Victoria, reine d'Angleterre, dans

le tableau des événements politiques qui ont marqué, agité, illustré son règne. Nous n'imiterons pas son exemple, et emprunterons seulement à son excellent livre l'esquisse d'une admirable vie de famille, l'expression des sentiments et des vertus qui assignent à Victoria un rang à part parmi les femmes dont le front porta la couronne, à côté de Marie-Thérèse, et non loin de la reine Blanche et d'Isabelle de Castille.

On sait de quels événements fut précédée sa naissance : la princesse Charlotte, fille unique de George IV et héritière d'Angleterre, venait de mourir en mettant au monde un enfant qui ne vécut pas ; de la famille royale, si nombreuse jadis, il ne demeurait pas un jeune rejeton ; le duc de Kent, frère puiné de George IV, se maria alors à la princesse de Saxe-Cobourg, et Victoria fut le seul fruit de cette union : elle naquit le 24 mai 1819 ; le prince Albert, son cousin germain, naquit le 26 août en la même année.

La princesse Victoria fut élevée dans une profonde retraite, et on lui laissa complètement ignorer le sort auquel elle était réservée ; elle avait douze ans, lorsque sa gouvernante, d'accord avec la duchesse de Kent, lui mit sous les yeux une *table chronologique* qui l'instruisait de son rang et de ses droits.

« La princesse lut ce papier et dit :

» Je n'avais jamais vu cela auparavant.

« — Il n'était pas nécessaire que vous le vissiez, répondit la gouvernante.

» — Je vois que je suis plus près du trône que je ne le pensais. Elle réfléchit un peu et donna sa main à la baronne de Lehzen, en disant :

« — Je serai bonne. »

« La gouvernante lui dit encore :

» Mais votre tante, la reine Adélaïde, est encore jeune et pourrait avoir des enfants, qui, comme de raison, monteraient sur le trône après leur père, le roi Guillaume, au lieu de vous, princesse. »

« Elle répondit :

« — S'il en était ainsi, je ne me sentirais pas désappointée, car je sais par l'amitié que ma tante Adélaïde me porte, combien elle aime les enfants. »

Cette égalité d'âme avec laquelle elle apprit ses droits au trône d'Angleterre, elle la témoigna encore lorsqu'elle se vit appelée à gouverner. Guillaume IV venait de succomber ; on était au milieu de la nuit (20 juin 1837), « l'archevêque de Canterbury et le lord grand chambellan, marquis de Conyngham, partirent de Windsor pour se rendre au palais de Kensington, où habitait la jeune princesse, afin de l'installer de la mort du roi. Il était deux heures après minuit lorsqu'ils quittèrent Windsor. Ils arrivèrent à Kensington à cinq heures du matin. Ils attendirent longtemps à la grille, ils pénétrèrent enfin dans la maison, on les intro-

(1) Un volume in-8°, chez Poussielgue, rue Cassette, 15. Prix : 7 fr. 50.

« duisit dans une salle basse, où ils attendirent
 « si longtemps qu'ils se crurent oubliés. Une
 « dame de service arriva enfin et leur dit que
 « la princesse dormait d'un si profond sommeil
 « qu'elle hésitait à la réveiller. Ils dirent : Nous
 « sommes ici pour des affaires d'État, et nous
 « devons communiquer avec la reine... On la ré-
 « veilla sans plus tarder, et la princesse, pour ne
 « pas la faire attendre plus longtemps, parut au
 « bout de quelques instants, enveloppée d'un
 « long peignoir blanc, ses cheveux tombant en
 « désordre sur ses épaules, les pieds dans des
 « pantoufles. Elle avait les larmes aux yeux,
 « mais elle garda pendant cette entrevue un
 « maintien calme et rempli de dignité. On con-
 « voqua le conseil privé pour onze heures, le
 « premier ministre, lord Melbourne, fit prêter à
 « la reine le serment d'usage, puis elle reçut à
 « son tour le serment des ministres et des con-
 « seillers qui se trouvaient présents... Il n'y a
 « jamais eu, dit M. Gréville, secrétaire du con-
 « seil, rien de comparable à la première impres-
 « sion qu'elle produisit, ni au chœur général de
 « louange et d'admiration qui s'éleva sur ses
 « manières et son maintien... Son extrême jeu-
 « nesse et son inexpérience, jointes à l'igno-
 « rance où était tout le monde sur ce qui la con-
 « cernait, avaient excité au plus haut point la cu-
 « riosité générale... Elle salua les lords, prit sa
 « place et lut son discours d'une voix claire, dis-
 « tincte et sonore, sans la moindre apparence de
 « timidité ou d'embarras. Elle était très simple-
 « ment vêtue, en grand deuil. Après qu'elle eût
 « lu son discours, les conseillers privés prêtè-
 « rent leur serment, à commencer par les ducs
 « royaux ; et tandis que ces deux vieillards, ses
 « oncles, étaient agenouillés devant elle, prêtant
 « leur serment d'allégeance et lui baisant la
 « main, je la vis, rougir jusqu'aux yeux. Elle fut
 « envers eux très gracieuse et très cordiale, elle
 « les embrassa tous deux et se leva de son siège
 « pour aller au devant du duc de Sussex, trop in-
 « firme pour arriver jusqu'à elle... Elle garda
 « constamment un calme, un empire sur elle-
 « même, et une modestie gracieuse singulière-
 « ment attachants. »

On ne peut s'empêcher d'envier ces peuples
 qui respectent l'autorité et la tradition, alors
 même qu'elles sont déposées entre les mains
 d'une jeune fille de dix-huit ans.

Ce fut avec la même dignité et la même prudence que la reine Victoria conclut son mariage. Une inclination vive l'entraînait vers le prince Albert ; toute sa famille maternelle désirait cette union ; leur grand-mère à tous deux, la duchesse douairière de Saxe-Cobourg, parlait sans cesse du mariage de son *angélique enfant* avec la *rose de mai d'Angleterre* ; la reine demanda cependant des délais pour s'étudier elle-même et étudier celui qu'on lui destinait, et ce ne fut que plus

d'un an après son arrivée au trône qu'elle lui accorda sa main. Elle l'aimait, et elle en était tendrement aimée ; le peuple anglais s'associa à sa joie et fit au prince Albert l'accueil le plus aimable ; ils furent unis le 10 février 1838, dans la chapelle du palais de Buckingham. « Toute l'attitude de la reine a été charmante, écrivait une de ses dames d'honneur, ses yeux étaient pleins de larmes, mais sa physionomie exprimait le bonheur, et le regard de confiance qu'elle a jeté sur le prince lorsque, devenus époux, ils sont sortis ensemble, faisait plaisir à voir. C'est pour elle une chose si nouvelle que d'avoir près d'elle quelqu'un avec qui elle peut oser s'épancher sans contrainte. »

Elle sentit vivement ce bonheur ; elle écrivait : « Il ne peut exister au monde un être plus cher, plus noble, plus pur que le prince. »

Albert justifia toutes les espérances que sa royale compagne avait mises en lui, et dans une position extrêmement délicate, époux de la reine sans être roi, placé à côté du trône sans avoir même voix dans les conseils de la nation, il sut garder une dignité, un calme, une discrétion qui désarmèrent la critique et la malveillance ; il fut pour la reine le plus fidèle des amis, un guide éclairé, un soutien loyal. Il se traça à lui-même un plan de conduite qu'il suivit constamment et qu'il exprimait en ces termes :

« Absorber ma propre existence dans celle de la reine ; ne jamais rechercher le pouvoir en lui-même, ou pour lui-même, éviter toute ostentation, n'assumer aux yeux du public aucune responsabilité personnelle, mais faire en sorte que ma vie tout entière soit une partie de celle de la reine, et rien de plus. Remplir les lacunes que comme femme, elle pourrait laisser dans l'exercice de ses fonctions royales ; surveiller avec une sollicitude continuelle tous les départements des affaires publiques et me rendre ainsi capable de la conseiller ; mettre tout mon temps et toutes mes facultés à ses ordres, comme le chef naturel de sa famille, le surintendant de sa maison, le directeur de ses affaires privées, son seul conseiller en matières politiques, son unique auxiliaire dans ses communications avec les membres de son gouvernement. »

Ce programme difficile fut suivi à la lettre ; la reine répondait à ce dévouement par un amour enthousiaste et soumis tout à la fois. Cette puissante souveraine était pour Albert l'épouse affectuonnée et obéissante, telle que le veut la loi chrétienne. Aucun nuage n'obscurcit cette union de vingt-deux années entre elle et celui qu'elle nommait son *unique bien sur la terre*, et jamais on ne vit, placées si haut, les tendres et modestes vertus domestiques. La reine, déjà mère de son premier enfant, écrivait : « J'ai dit à Albert qu'autrefois j'étais heureuse d'aller à Londres

» et triste de le quitter, mais que maintenant,
 » depuis l'heure bénie de notre mariage, et sur-
 » tout depuis l'été, je suis malheureuse de
 » quitter la campagne et serais ravie de ne ja-
 » mais aller en ville. Le charme d'une vie tran-
 » quille, paisible, et cependant gaie, à la cam-
 » pagne, avec mon mari, mon ami, mon tout,
 » est bien plus vif et plus aimable que les amu-
 » sements de Londres, quoique nous ne les mé-
 » prisions pas non plus. »

Un peintre appelé à Londres pour la décoration du palais de Buckingham, décrit en ces mots la vie de ce couple royal : « Ils ont déjà assisté à la prière du matin avec leur maison dans la chapelle du palais, ils ont déjeuné ensuite, et les voilà causant avec nous dans le pavillon, avant neuf heures et demie du matin, quelquefois plus tôt. Après les devoirs publics de la journée, et avant leur dîner, ils reviennent de nouveau, heureux d'échapper au tumulte du monde, pour passer quelques instants ensemble dans la solitude... Les enfants royaux sont amenés au jardin et la scène forme un délicieux tableau de félicité domestique. »

Quelques voyages, en Écosse, où les souvenirs de Walter Scott les attiraient; dans le nord de l'Angleterre, où ils furent reçus avec transport; les visites des souverains étrangers divertissaient cette vie douce et sérieuse. Victoria raconte elle-même son voyage en France et son arrivée à Eu, en septembre 1843. Que cela est donc loin de nous !

« Le roi exprima à plusieurs reprises la joie qu'il éprouvait de me voir. Son canot est très beau, les hommes en jaquettes blanches, avec des ceinturons rouges et des rubans rouges à leurs chapeaux. On ne perdit pas de temps pour quitter le yacht, et bientôt l'on vit le spectacle nouveau des étendards de France et d'Angleterre, flottant côte à côte au-dessus des souverains des deux pays. Le débarquement était magnifique à voir, embelli par une soirée délicieuse qu'éclairait le soleil couchant. Une foule de gens (tous différents des nôtres), des troupes (différentes aussi de nos troupes), toute la cour, toutes les autorités étaient rassemblées sur le rivage. La reine, accompagnée de ma chère Louise (la reine des Belges), me fit le plus tendre accueil, et tout cela, les acclamations du peuple : *Vive la reine ! Vive le roi !* me firent presque défaillir... »

Elle reçut à son tour la visite de Louis-Philippe et celle de l'empereur de Russie, Nicolas I^{er}. La visite presque paternelle du vieux roi des Français ne laissa qu'une impression agréable; la reine a raconté elle-même, avec ingénuité, l'effet que lui produisit le puissant héritier de Pierre le Grand. « Il a fait à Albert et à moi l'impression d'un homme qui n'est pas heureux, et sur lequel son immense puissance et sa position pèsent péniblement. Il sourit rarement, et lorsque cela lui arrive, l'expression de son sourire est triste; l'expression de ses yeux est sévère et ne ressemble à rien de ce que j'ai jamais vu.... Ses sentiments sont très ardents, il est profondément touché de ceux qu'on lui témoigne. Il a un goût très vif pour la vie de famille; il me disait, lorsque mes enfants étaient dans la chambre : « Voilà les doux moments de notre vie.... Il est sincère, sincère même dans ses actes les plus despotiques, parce qu'il est convaincu que c'est là la seule manière de bien gouverner. Il ne soupçonne pas les terribles cas de misères individuelles, dont il fut souvent la cause, car il est tenu dans l'ignorance complète de bien des choses. Enfin il n'est pas heureux, la tristesse qui se lit sur ses traits nous faisait de la peine, et je ne puis m'empêcher de le plaindre... »

Ce jugement fait réfléchir, et l'on se prend à partager les sentiments de la reine et à plaindre le puissant autocrate, qui a fait beaucoup de mal, mais qui ne savait pas, et qui souffrait, lui aussi, des ennuis du trône et de l'isolement de la toute-puissance.

Ces années de la reine Victoria furent les plus heureuses et les plus brillantes. La paix régnait par toute l'Europe, elle ne voyait que des amis dans les souverains alliés, elle était la plus aimée des épouses et des filles, la plus favorisée des mères; son peuple la chérissait, l'Irlande même, quoique misérable, l'acclamait...

Nous reprendrons, dans un second et peut-être dans un troisième article, le récit de sa vie, qui, comme la plupart des existences humaines, alla s'assombrissant, et nous ne finirons pas ces pages sans rendre un juste hommage à l'agrément du livre que nous analysons, comme au rare talent de son traducteur.

M. B.

(La suite au prochain numéro.)

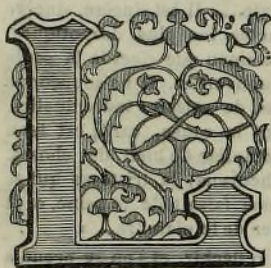


RIVALITÉ

(SUITE)

XIII

APRÈS LECTURE



ORSQUE après bien des heures, après des interruptions, des larmes à faire éclater son pauvre cœur, Alix eut terminé la lecture du journal d'Adrien, il lui sembla qu'elle n'était plus elle-

même, qu'un mont de glace était tombé sur son cœur; elle ne trouvait plus en elle ces sentiments tristes et tendres que le seul nom d'Adrien évoquait, hier encore, son âme était irritée et desséchée : tout son cher passé ne s'écroulait-il pas ? ces pages funestes lui enlevaient toute illusion ; jamais il ne l'avait aimée ! elle n'était pas la femme de son choix, elle était l'instrument de sa colère contre une autre ; tous ses souvenirs les plus aimés semblaient, toute son indulgence d'autrefois lui paraissait ridicule. Elle avait tout accepté d'Adrien : sa tristesse habituelle, sa réserve, son mutisme, son manque de confiance ; elle se croyait aimée, et elle absolvait, au nom de cet amour, tout ce qui pouvait la contrarier et la contrister. Maintenant, elle voyait le fond de cette âme où une seule image avait régné ! les voiles se déchiraient, elle savait qu'il n'avait eu pour elle, sa compagne, la mère de son enfant, qu'une banale amitié, amitié d'oncle ou de parent ; elle n'avait rien gagné, sa tendresse naïve, son dévouement, sa jeunesse, sa maternité n'avaient pu étouffer un souvenir, une ombre...

Elle retournait sous toutes leurs faces ces douloureuses pensées, elle revenait au manuscrit, elle en lisait les passages les plus décisifs et les plus déchirants pour elle ; elle s'en abreuvait, elle les apprenait par cœur, elle buvait à pleine gorgée cette source amère, ce poison qui allumait dans son âme deux sentiments jusqu'alors inconnus, la colère et la jalousie. Rien ne pouvait la détacher de ce retour obstiné vers

ce qui lui faisait tant de mal, elle regardait à peine sa petite Adrienne, elle demeurait silencieuse auprès de sa mère qui s'inquiétait, et enfin, la nature fut vaincue : une forte fièvre se déclara, et Alix, à bout de forces, dut garder le lit et causa de vives alarmes à ceux qui l'entouraient et qui l'aimaient.

Les épreuves s'étaient trouvées bien pesantes pour cette âme aimante et ce corps délicat, et il s'écoula bien des jours avant qu'Alix reprit une entière possession d'elle-même ; enfin la fièvre la quitta, l'accablement se dissipa, elle ouvrit ses yeux si longtemps clos, elle leva sa tête appesantie, elle sourit à sa mère, qui ne la quittait pas, et ce pâle sourire émut jusqu'au fond du cœur cette fidèle gardienne.

« Et Adrienne ? demanda-t-elle.

— Elle est bien, veux-tu la voir ?

— Oh ! oui ; et père, où est-il ?

— Au conseil ; il se porte bien, mais il a des soucis, chérie, en te voyant si souffrante.

— Je ne me rends pas très bien compte... j'ai été longtemps malade ?

— Quelques jours, mais ne parle pas tant, je vais aller chercher Adrienne, et tu prendras un peu de bouillon... »

Adrienne entra doucement, apportant avec elle, dans cette chambre de malade, comme un rayonnement de jeunesse et de fraîcheur : elle vit le visage amaigri de sa mère, appuyé sur l'oreiller et, sans qu'on pût la retenir, elle sauta sur le lit, couvrit de baisers les joues pâles, serrant de ses petits bras le corps affaibli, dardant entre les yeux fatigués ses yeux, ses regards chargés de tendresse, et répétant :

« Maman ! maman, que je suis contente !

— Et moi ! dit Alix, et moi ! chère enfant ! »

Elle la regardait avec ravissement, et ce visage qui rappelait les traits d'Adrien, en vertu de cette loi qui donne aux filles la ressemblance de leurs pères, ce visage doux et intelligent ne réveillait en elle que des sentiments tendres et consolants. Comment ne pas l'aimer et comment ne pas chérir la mémoire du père dans l'enfance vivante et aimante ? Ce moment où elle sentit qu'elle aimait encore, qu'elle était tendrement aimée, fut une résurrection ; sa convalescence commença et se prolongea ; entourée des soins les plus minu-

teux, elle reprit peu à peu possession des habitudes de la vie. Enfin la liberté lui fut donnée, elle put aller à l'église rendre à Dieu ses actions de grâces, et, au retour, un peu fatiguée, elle s'assit, auprès de sa mère, à sa place accoutumée... Elle regarda avec intérêt tout ce qui l'entourait, les portraits, un beau et paisible paysage de Corot, les meubles familiers, sa table à ouvrage, le petit fauteuil d'Adrienne, le piano fermé depuis deux ans, une belle jardinière remplie de chrysanthèmes pourpres et violets, le feu clair qui brûlait dans l'âtre et le beau soleil d'automne qui répandait la vie sur ce tableau d'intérieur.

« Qu'on est bien ici, dit-elle à sa mère. J'ai souvent désiré mourir. Pardon! maman! mais aujourd'hui, je sens qu'il est doux de vivre.

— Oh! oui, lui dit madame Dhainault en l'embrassant, il doit t'être bien doux de vivre : tu es si aimée. Tu vivras pour nous, pour ta fille, avec le souvenir de ton bon mari et des beaux jours que vous avez eus ensemble.

A ce mot, le visage d'Alix s'assombrit :

« Maman, ne parle pas de ce passé! il est anéanti pour moi... Si tu savais tout ce que j'ai découvert!

« Découvert! dit madame Dhainault avec une espèce d'effroi : ma pauvre enfant qu'est-ce donc? est-ce là ce qui t'a rendue malade?

— Je le crois, maman, je ne pouvais résister à tant de chagrin... ah! maman, si tu savais!

— Ma chérie, ouvre ton cœur, dis ton chagrin, si ce chagrin n'est pas un secret entre ton mari et toi.

— Un secret? Adrien n'avait pas de secret en commun avec moi, oh non! il ne m'a jamais confié ses peines, il ne m'a jamais aimée, pas une minute.

— Tu rêves, ma fille! pourquoi t'aurait-il épousée?

— Par dépit, pour faire de la peine à une autre. Celle-là, il l'aimait, il ne pensait qu'à elle.

— Cela n'est pas possible! il était bon, affectueux pour toi?

— Oui, il avait compassion, il voyait que je l'aimais tant!

— Qui t'a révélé tout cela? on t'a trompée sans doute.

— Non, maman, tout cela est la vérité. »

Elle se leva, faible encore, et elle alla chercher le journal d'Adrien, qu'elle remit à sa mère :

« Lis, maman, tu verras! »

Madame Dhainault parcourut ces feuillets, en relut plusieurs passages, soupirant plus d'une fois, mais sans s'étonner, sans s'exclamer : l'expérience de la vie empêche qu'on soit surpris de rien. Pendant ce temps, Alix rêvait tristement. Lorsque sa mère eut refermé le livre.

« Eh bien! » dit-elle.

Sa mère la regarda avec douceur :

« Eh bien, mon enfant, j'ai vu qu'Adrien ne t'a pas assez bien connue pour t'aimer comme

tu le méritais. Une première impression, un premier amour, comme on dit dans les romans, ont décidé de lui, mais peut-être si votre union avait été plus longue, elle serait devenue plus heureuse.

— Tu le penses, maman? dit Alix avec ardeur.

— Oui, beaucoup de mariages sont moins heureux au début que dix ans après; il faut du temps pour se comprendre, pour se supporter l'un l'autre, pour adoucir les angles : on se connaît, on s'aime mieux la dixième année que pendant la lune de miel.

— Je l'ai toujours aimé.

— Tu es une femme, les femmes aiment mieux que les hommes.

— Et tu penses qu'il aurait fini par m'aimer et par oublier cette Charlotte?

— Je le crois.

— Que n'a-t-il vécu!

— Sois bien sûre, chère petite, que presque tous les maris ont quelques souvenirs dans leur passé, un souvenir que les pauvres femmes considèrent comme un rival, et l'on n'en vit pas moins, on ne s'accorde pas moins, le baume de la patience aidant. Tiens! tu sais si j'aime ton père, et ton père aussi m'aime, nous nous entendons en toute chose, je n'ai jamais regretté un instant mon mariage, et pourtant, il y a eu un souvenir, un rival ou une rivale...

— Est-ce possible, maman?

— Très possible. Ton père avait une cousine germaine qu'il trouvait charmante; elle l'était sans doute; il l'aimait ou croyait l'aimer, elle aussi; de part et d'autre, les parents s'opposèrent à leur union, à cause de la parenté trop proche; Amélie se maria à un médecin qui l'emmena à Lyon; ton bon père y songea longtemps, il me rencontra et se décida à me demander en mariage. Je l'aimais bien, et je fus contente de porter son nom : il avait confiance en moi, il me parla d'Amélie... son nom revenait plus souvent que je ne l'aurais voulu... Amélie était une perfection... elle chantait comme mademoiselle Falcon, une grande cantatrice de ce temps-là... elle brodait comme une fée... elle écrivait une lettre comme madame de Sévigné... les talents et les qualités d'Amélie apparaissaient à chaque instant... Cela me peinait, mais je gardais le silence; parler nuit... je ne faisais pas une objection... peu à peu, ce thème s'usa... il revint un jour la cousine Amélie... elle était engraisée, et elle trainait avec elle deux petits garçons fort mal élevés... l'idéal disparut; et il n'en parla plus que pour dire : « Pauvre Amélie! » puis, il n'en parla plus du tout... et je réponds qu'il n'y pense jamais... Tu vois?

— Oui, mère, je vois que mon bon père avait grande confiance en vous, puisqu'il vous parlait de sa cousine, tandis que jamais Adrien ne m'a dit un mot du passé... Ah! s'il m'avait ouvert son

âme : je l'aurais consolé, j'aurais parlé avec lui de Charlotte... rien ne m'eût coûté pour adoucir ses peines, mais il n'a pas voulu !

— Mon enfant, lui dit sa mère, tâche d'élever ton cœur à Dieu, n'aie pas de rancune contre ton pauvre mari et prie, prie bien pour lui. Hélas ! il n'a connu ni le bon Dieu, ni toi, ma pauvre petite, le bon Dieu qui nous aime et toi qui lui étais si dévouée. »

Alix inclina la tête à cet appel vers Dieu, et elle commença à comprendre que là, dans Dieu, dans son amour et dans sa loi, étaient les consolations, la lumière et le conseil. Sa douleur de veuve, sa jalousie du passé lui avaient voilé la divine image, elle reparaissait.

XIV

L'OCTAVE DES MORTS.

La santé d'Alix se rétablissait, elle put se rendre à l'église pour la noble fête de la Toussaint, et le lendemain elle assista aux lugubres offices de la commémoration des morts ; ses larmes coulèrent plus d'une fois aux strophes du *Dies iræ*, et pendant que l'Eglise élevait ses prières pour tous ses enfants, elle ne voyait dans cette foule innombrable de créatures suppliantes, qu'une seule image ! toujours la même, et pour laquelle les prières sortaient de son âme, comme les parfums d'un vase brisé.

Le lendemain, elle alla au cimetière, n'emmenant avec elle que sa petite Adrienne ; elles marchaient lentement, poussant du pied les feuilles mortes, et elles arrivèrent enfin devant le sarcophage de marbre blanc où reposait Adrien. Elle s'agenouilla, Adrienne auprès d'elle, ses petites mains jointes, et elle pria longtemps, avec une foi et une espérance indicibles ; elle suppliait Dieu de noyer dans la mer profonde de la miséricorde divine l'âme qui lui était si chère, et de permettre qu'un jour elles fussent réunies, là où il n'y a plus de larmes, là où le premier état n'existe plus, là où l'on ne se sépare plus, où l'on s'aime toujours. Lorsqu'elle se releva, elle se sentit plus de force et plus de douceur ; elle prit Adrienne par la main. Le soir, si prompt en novembre, venait déjà ; le soleil couchant laissait tomber sur les ifs, sur les croix, ses rayons d'orrouge. Alix leva les yeux, et elle vit devant elle un groupe qui attira son attention. Une femme vêtue de noir se levait aussi de la terre où elle était agenouillée, un jeune garçon de onze ans environ cessa d'accumuler des feuilles fanées sur quelques plantes, placées au pied d'une croix de fer, et tous deux se dirigèrent vers la porte du cimetière. Alix les regarda, et, dans la dame pauvrement vêtue, avec des traits fins et fiers, une expression profondément mélancolique, elle crut reconnaître madame Faveray, qu'elle avait entrevue un soir. Lorsqu'elles furent l'une près de

l'autre, elles s'inclinèrent toutes deux, le jeune garçon ôta sa casquette, et ils disparurent au détour d'un chemin. Alix alla voir la tombe qu'ils venaient de quitter, et elle lut sur une plaque de cuivre, au pied de la croix, le nom : *Ulric Faveray*. C'était donc elle ! l'amour d'Adrien, l'unique pensée de sa vie ! Elle, pauvre, vieillie, accablée sous le fardeau de la vie et menant avec elle un enfant qui portait au front le sceau de l'intelligence et, sur toute sa personne, les marques d'une indigence fière, cachée, mais que mille détails trahissaient à des yeux féminins. Elle ne put penser à autre chose, la petite Adrienne la tira de sa rêverie, en lui disant :

« Mère, as-tu remarqué que le petit garçon de cette dame, qui t'a saluée, arrangeait les fleurs comme le fait notre jardinier ; il a coupé le lierre, il a caché les fuchsias sous des feuilles, et il a arraché les mauvaises herbes... »

— C'est le fils de cette dame, il s'appelle Robert Faveray, répondit Alix, étonnée elle-même d'entendre ce nom sortir de ses lèvres.

— Eh bien, il est gentil, et il n'a pas l'air riche, ni la bonne dame non plus, j'ai vu cela... Elle n'a pas une longue robe comme toi, mère, ni un beau châle.

— C'est étrange, se dit Alix, elle a les mêmes pensées que son père....

Le soir, à dîner, Alix s'adressa à M. Dhainault, qui connaissait la ville et la province, et elle lui dit :

« Mon père, connais-tu une madame Faveray, qui est, je crois, veuve d'un magistrat ? »

— Certes, oui ; son père était un de mes camarades de collège, fort en thème, et qui pourtant n'a pas réussi à faire fortune. Sa fille unique avait épousé un juge d'instruction, Ulric Faveray... Il a même mené carrément l'instruction contre ce misérable braconnier qui avait blessé notre garde Bastien : t'en souviens-tu, ma femme ?

— Très bien, dit-elle, il est mort jeune, le pauvre homme.

— Oui, et sans laisser de quoi vivre à sa femme.

— Et tu la connais, père, cette madame Faveray ?

— Oui, ma petite, c'est une personne de trente-trois ou trente-quatre ans, qui a été très jolie, et qui paraît maintenant vieillie et fatiguée. Je ne comprends pas comment elle peut vivre et élever deux enfants.

— Et elle a des enfants ?

— Oui, une petite fille et un garçon... Et tiens, pendant les distributions des prix, j'ai eu la corvée d'aller couronner les petits lauréats de l'école des frères... Un petit, fort aimable, a eut tous les succès ; à chaque appel, son nom revenait : *Faveray Robert* ! Il montait sur l'estrade et venait se faire couronner... On me montra dans l'auditoire sa mère qui semblait fort émue et que je reconnus aussitôt... Elle était là, avec les femmes du peuple, les mères des autres élèves ;

mais, ma foi on ne l'aurait pas confondue avec elles. Après la distribution des prix, je parlai de ce petit Robert au directeur, il me dit :
 « Nous n'avons plus grand'chose à lui apprendre, à ce cher enfant, plein d'intelligence et de vouloir ; il lui faudrait maintenant les grandes études... »

« — Qu'est-ce qui empêche ? dis-je. Il serait facile d'obtenir une bourse au lycée pour un sujet d'avenir comme cet enfant. »

« — Monsieur, me répondit le directeur, je pense que la dame, la mère ne voudrait pas de l'enseignement universitaire... »

« Je n'avais rien à dire : toutes les opinions sont respectables, et la fermeté de madame Faveray dans les principes de sa famille est certainement honorable. Voilà tout ce que je sais, ma chère fille. »

Alix remercia d'un mot, et rêva tout le reste du jour à ce qu'elle venait d'apprendre. Elle relut certains passages du journal, ceux où Adrien s'attendrissait sur la pauvreté et le délaissement de Charlotte, elles'en pénétra, et peu à peu, un mouvement étrange et doux se fit en son âme. La rancune s'apaisait, elle n'avait plus de colère contre un époux ingrat, ni de jalousie contre une rivale trop aimée ; des sentiments plus nobles l'inondaient de délices, elle renaissait au bonheur d'aimer ; du fond de son cœur, elle pardonnait à Adrien, et elle adoptait, elle faisait siens ses sentiments de tendre pitié pour Charlotte.

« Je ferai ce qu'il n'a pu faire ! se dit-elle ; je protégerai les enfants de Charlotte ; mon cher Adrien me lègue ses pensées, et ses desirs seront ma volonté. Mon Dieu ! je vous le promets ! je triompherai de moi-même. J'aimerai Charlotte. »

Elle pria longtemps au pied de son crucifix, devant lequel elle avait tant pleuré, et la profonde consolation qui se répandit dans son cœur, comme un baume, lui montra que Dieu, le Dieu de charité, l'avait entendue. Jamais, depuis son veuvage, non, jamais depuis qu'elle était au monde, elle n'avait éprouvé cette paix suave, ce frémissement d'ailes au fond d'elle-même, comme si son âme avait voulu s'envoler, ce sentiment ineffable de l'amour ; elle aimait, elle aimait sa rivale.

Elle fut plus tendre que jamais avec Adrienne, et lorsqu'elles furent couchées toutes les deux, elle écouta la douce respiration de l'enfant : elle ne pouvait dormir, les projets, les plans pour l'avenir la tenaient éveillée.

Le lendemain, lorsqu'elle fut seule avec sa mère, sa confidente de tous les temps, elle lui dit :

« Maman, tu as entendu ce que père a dit hier de madame Faveray ? »

— Oui.

— J'en ai bien grande compassion, de cette dame et de cet enfant si laborieux et si avancé.

— Ils méritent certainement estime et pitié.

Il est affreux pour une mère de voir ainsi décroître sa famille. Mais ce sont là des misères cachées et fières auxquelles on ne peut toucher.

— Pourtant, maman, dit Alix en appuyant sa tête sur l'épaule de sa mère, j'ai grande envie de faire quelque chose pour eux... »

Madame Dhainault attira sa fille vers elle, la regarda dans les yeux, ces yeux illuminés de bonté, elle comprit et embrassa le front d'Alix.

« Tu veux aider madame Faveray ? »

— Oui, mère, mais bien en secret, sans qu'elle le sache jamais. J'ai besoin de faire pour elle ce qu'Adrien aurait voulu faire...

— Ma chère fille !

— Tu vas m'aider, mère, j'ai tout arrangé, tout combiné... écoute : Madame Faveray ne veut pas du lycée, il lui faut pour son fils, une éducation religieuse : tu connais, toi, le principal du collège de Bon-Secours ; on dit que c'est une institution excellente, où l'on forme très bien les enfants, mais ce collège est pauvre, il n'a pas de bourse, ni de fondation. Voilà ce qu'il faudra faire. Tu verras M. le principal, tu le prieras d'offrir en son propre nom une place au jeune Robert, qui fera honneur à l'établissement, et moi je payerai tout, pension, trousseau, mais on ne me nommera pas, jamais ! Qu'en penses-tu ?

— Je pense que ton plan est bon, ma fille, et que le sentiment qui t'inspire est meilleur encore. C'est une idée du bon Dieu.

— Si tu savais comme je suis satisfaite ! j'avais eu tant de douleur à la lecture des pages d'Adrien ; je ne l'aimais plus, je haïssais cette femme qu'il avait tant aimée, j'étais plus malheureuse même qu'au moment de la mort de mon mari. Je serais devenue méchante et misanthrope si cela avait duré. Je tombai malade de chagrin ; et lorsque je fus mieux, que je revis mon enfant, et toi, mère, et mon père, je me repris un peu à la vie... J'ai rencontré madame Faveray au cimetière, elle m'a paru triste, j'ai appris qu'elle souffrait de sa pauvreté... Alors toute la méchanceté a fui de mon cœur... J'ai pensé à mon cher mari comme j'y pensais autrefois, et j'ai désiré réaliser ses vœux... Je t'assure mère, que j'aime Charlotte maintenant. »

Madame Dhainault pleurait, larmes heureuses larmes de joie, telles qu'on en verse rarement et dont il faut bénir Dieu comme d'une estimable faveur.

XV

LE SECOURS.

Robert avait une jolie écriture, et il aidait un peu sa mère dans les travaux arides qui leur donnaient le nécessaire ; il écrivait à ses côtés, il faisait les besognes faciles ; elle, copiait pour un avoué des actes rébarbatifs, et certes, seuls la

pensée de Dieu, le sentiment du devoir, pouvaient la fortifier dans ces tristes labeurs; parfois, un regard jeté sur son fils amenait une larme dans ses yeux, las de pleurer: lui aussi, privé d'appui, serait condamné à ce rude combat pour le pain quotidien; il ne verrait pas s'épanouir ses belles facultés, les carrières qui mènent à la réputation et à la fortune, seraient fermées devant lui: que serait-il! un obscur artisan! un pauvre commis? il étoufferait dans une destinée misérable, il lutterait en vain contre les difficultés qui entravent la carrière de l'homme isolé, de l'homme pauvre; peut-être ne pourrait-il jamais fonder une famille, et le malheur attaché à son berceau le suivrait dans tout le cours de son existence.

Pendant qu'elle rêvait tristement, Robert écrivait sans se lasser et remplissait des feuilles de contributions, portes et fenêtres. Il leva un instant la tête et vit sa mère qui le regardait:

« Tu es triste! lui dit-il. A quoi penses-tu? »

— A toi, enfant, j'ai du chagrin en voyant que tu ne peux, toi, fils d'un magistrat, faire les études qui mènent aux carrières libérales.

— J'aurais bien voulu! mais que faire, maman, puisque cela n'est pas possible! je resterai près de toi, je t'aiderai dans ton travail, je repasserai ce que j'ai appris, et quand je serai plus grand, je prierai mon oncle ou les chers frères de me trouver une place de commis... et là je ferai de mon mieux. Est-ce qu'on ne dit pas que Rothschild a été commis à Dunkerque? »

Elle sourit:

« Tu as raison, dit-elle, il ne faut jamais désespérer, puisque la bonne Providence veille sur nous. Malgré tout, nous n'avons pas manqué du nécessaire depuis la mort de ton père.

— Tu as tant travaillé pour nous, mère! Que n'as-tu pas fait! des écritures, des broderies, de la couture! Mais tute reposeras un jour, avec Anne; nous arrangerons alors la maison et le jardin.

Il fut interrompu par un coup de sonnette et Anne introduisit dans le cabinet un ecclésiastique âgé, d'une distinction toute particulière: il salua et découvrit des cheveux d'un blanc d'argent:

« Madame Faveray? »

— C'est moi, monsieur, veuillez vous asseoir.

Il s'assit en regardant Robert:

« C'est votre fils, madame? »

— Oui, monsieur, mon fils unique.

— Et c'est lui qui a obtenu de grands succès chez les Frères? »

— Oui, monsieur.

— Très bien, c'est lui, madame, qui m'amène près de vous. Je suis le supérieur du collège de Bon-Secours; nous cherchons des enfants issus d'une bonne souche chrétienne, qui aient le goût de l'étude, nous pouvons, grâce à des dons cachés, les admettre gratuitement chez nous, et, je venais, madame, vous demander s'il serait dans vos intentions de nous confier votre cher

enfant. Il ferait chez nous des études complètes, et si, comme je le pense, il répond à nos soins, nous trouverions pour lui des amis, des protecteurs, un avenir.

Robert avait rougi et ses beaux yeux noirs étincelaient. Charlotte était émue au fond de l'âme:

« Acceptez-vous, madame? »

— Si j'accepte, monsieur! c'est Dieu qui vous envoie ici! je souffrais de ne pouvoir donner à mon Robert une éducation en rapport avec son nom... Vous m'enlèvez un poids mortel de dessus le cœur.

— Et vous, mon enfant, dit le prêtre, en prenant la main de Robert, êtes-vous content? »

— Oui, monsieur, et vous serez content de moi, je vous le promets.

— Soyez fidèle au bon Dieu, tout ira bien. Madame, vous pourrez nous amener votre cher fils lundi prochain; ne vous inquiétez pas du trousseau; il y sera pourvu; ne vous inquiétez de rien: c'est l'affaire de la maison. J'ai l'honneur de vous offrir mon respect. A lundi, Robert.

Il sortit: la mère et le fils s'embrassèrent en pleurant:

« Dieu! c'est Dieu, qui est venu à notre secours. O Robert, que je suis heureuse! »

— Et moi, ma mère, je ne vous avais jamais vue heureuse! vous le serez toujours, désormais!

Le lendemain, Alix se renferma dans le bureau de son mari, elle prit le livre, l'ouvrit avec la clef, que maintenant, elle portait sans cesse sur elle, et, le cœur palpitant comme si Adrien eût été présent, elle écrivit ces lignes à la suite des derniers mots que son mari avait tracés:

« Mon bien-aimé, toi que j'aimerai toute ma vie, je te succède dans ce livre, confident de tes pensées, et je te promets solennellement de réaliser tes volontés; elles me sont sacrées, et puisque tu as aimé Charlotte, je l'aimerai aussi, car ton cœur bat dans ma poitrine, et tes pensées sont les miennes. Celle que tu as chérie ne doit pas souffrir de la pauvreté, il ne faut pas que ses enfants perdent leur rang, il ne faut pas qu'elle soit malheureuse de ce côté-là; elle l'a été puisqu'elle n'a pu devenir ta femme; je la plains et je l'admire, car je ne doute pas que tu ne fusses aimé, et que la foi toute-puissante, sur son âme, l'a seule empêchée d'être à toi. Moi, qui ai le bonheur de porter ton nom, je te suppléerai autant que je le pourrai, je te le jure, et je promets à Dieu de lui être fidèle comme Charlotte l'a été, car je juge par mon propre cœur des sacrifices du sien... »

« J'écrirai encore dans ce livre; il me semble que je me retrouve avec toi: accomplir tes désirs, élever notre enfant, servir Dieu, ce sera ma vie dorénavant. Puissions-nous être réunis dans l'éternité, ô mon ami! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

FELIZA

(SUITE)



PENDANT que ses amis songeaient à lui, Julio, triste et silencieux, pensait à eux aussi. Il était encore trop près de Séville et trop loin de Paris pour que les regrets ne l'emportassent pas sur l'espoir, et Cadenas vit rouler plus d'une larme le long des joues pâlies de son jeune maître. Il n'osa pas lui offrir de consolations : le dévoué Galicien maniait plus aisément la navaja que la parole ; et, d'ailleurs, Julio, quoique affectueux pour les domestiques, avait un caractère sérieux et un peu réservé qui ne provoquait pas les épanchements. Cadenas se borna donc à surveiller attentivement le panier aux provisions, pensant, avec le bon sens qui le caractérisait, que le chagrin finirait par céder la place à l'appétit.

Malgré l'infirmité du jeune marquis et l'inexpérience de son domestique, le voyage se passa sans encombre, mais aussi sans charme. Le pauvre Julio ne put voir ni les admirables gorges de la sierra Morena, dont les dentelures violacées se découpaient avec une netteté singulière sur le ciel embrasé par le couchant ; ni le paysage stérile et grandiose qui entoure le sombre palais de l'Escurial ; ni les précipices des Pyrénées, avec leurs sources murmurantes et leurs gigantesques chènes-lièges, dont les cimes se dressaient jusqu'au niveau de la route étroite et sinueuse que suivait la diligence, emportée comme un tourbillon au galop enragé de ses dix mules.

Dans ce temps, le chemin de fer ne traversait pas encore les Pyrénées, et toutes leurs magnificences n'étaient point cachées par ses sempiternels talus ; mais si le voile qui couvrait les yeux de Julio l'empêcha d'en jouir, Cadenas, malgré son bon œil, ne les vit pas davantage. Pour lui, tous les arbres et tous les rochers se ressemblaient ; ce n'étaient, comme il le disait, que « palos y piedras » des bâtons et des pierres ; puis, le brave homme était vraiment trop occupé des provisions et des malles, et trop troublé par les recommandations de Manuela pour accorder la moindre attention à ce qui se passait autour de lui. Quand ils approchèrent de la frontière, il se

demandait avec angoisse comment il ferait pour se débattre avec les douaniers sans abandonner son maître ; aussi, éprouva-t-il un véritable soulagement lorsque dans la foule, il aperçut le duc.

— Señorito, votre père !

Un instant après, Julio se sentit serrer dans les bras de son père.

« Mon fils, mon enfant ! mon Julio ! »

Oh ! quelle étreinte ! Ce bonheur immense du retour dédommage presque, en vérité, des tristesses de la séparation.

Enfin le duc s'éloigna un peu, comme avait fait l'humble Manuela avec Pepito (l'amour paternel est le même partout) et il contempla avidement son fils, heureux de le voir si grand, fier de le voir si beau.

Mais il fallait se hâter : le chemin de fer, un chemin de fer français devait emporter nos voyageurs dans la capitale. Ils s'installèrent dans un coupé réservé où les rejoignit bientôt Cadenas, triomphant d'avoir complètement réussi à soustraire les malles aux investigations brutales des douaniers.

Le paysage, cette fois encore, ne fut pas remarqué, il le méritait moins d'ailleurs. En revenant d'Espagne, au sortir de ces sites grandioses et de ces horizons immenses qu'agrandit encore la limpidité de l'atmosphère, notre France nous apparaît comme un tout petit jardin. Et pourtant, quand on est né dans ce cher pays, on sent battre son cœur en le revoyant ; on arrête ses yeux avec bonheur sur cette fraîche verdure, et l'on écoute avec délices les employés qui crient le nom des stations *en français* et, pour cela seul, vous semblent de vieux amis !

Nos voyageurs se livraient uniquement à la joie de se revoir. Leur conservation ne tarissait pas ; cependant ils n'avaient pas à beaucoup près épuisé leurs récits lorsqu'ils entrèrent en gare de Paris.

Une heure après, Julio était dans les bras de Carlos, continuant ses épanchements avec ce frère tendrement chéri.

Ces joies si profondes ne lui firent point oublier les amis de Séville. Le lendemain, une lettre volumineuse adressée à Feliza, car elle était écrite en points, partit pour la calle de las Palmas.

Julio, après avoir raconté brièvement son voyage

et longuement son arrivée, envoyait à chacun une aimable parole; il n'avait oublié personne, pas même Ramon et Urbano. A la fin, se trouvait un passage plus affectueux pour Feliza.

La fillette lut tout haut cette lettre à la maison assemblée; mais, quand elle arriva au passage qui lui était destiné, par un sentiment qu'elle eût été bien embarrassée de définir, elle le passa sous silence.

VIII

Dans les pays chauds, l'été succède à l'hiver presque sans transition, et le printemps, cette saison à la fois périlleuse et charmante, n'existe guère que sur l'almanach; il en est de même pour les individus: la maturité succède à l'enfance sans qu'ils aient connu la période parfois ingrate, parfois attrayante de l'adolescence, période qui se prolonge tant dans notre climat.

Il y avait cinq ans que Julio était parti, et les deux enfants qu'il avait laissés étaient devenues des femmes; pourtant, elles avaient conservé la physionomie de leur enfance. Feliza était restée mince, mais elle avait grandi, et sa taille élancée ne manquait ni de grâce ni d'élégance; ses traits, sans être réguliers, avaient de la finesse; enfin elle possédait toujours ses beaux yeux dont le regard, aussi franc mais plus profond qu'autrefois, provoquait une irrésistible sympathie. Moralement, elle avait gagné plus encore. L'absence de Julio lui avait causé un chagrin plus profond que son âge n'aurait pu le faire supposer; son caractère en avait pris une teinte sérieuse qui devait la préserver de la vanité et de la futilité habituelle, hélas! à la plupart des jeunes filles, au delà comme en deça des monts.

Elle avait continué à étudier, un peu par goût, beaucoup parce que l'étude était un souvenir de Julio. Elle n'était point une bachelière, mais une femme aimable sachant causer avec autant de simplicité que d'esprit. Quant à son cœur, il était resté le même: aimant et dévoué.

Avec toutes ses qualités, Feliza, passait inaperçue dans l'ombre que projetait autour d'elle sa brillante cousine.

La beauté de Regla avait tenu au delà de ce que promettait son enfance. Ses traits d'une pureté parfaite, son teint éclatant de fraîcheur, ses dents de perles, ses yeux de velours, sa démarche de reine, tout en elle était fait pour séduire, et à peine avait-elle paru dans un salon ou dans une promenade que les plus jolies femmes se trouvaient éclipsées. On la citait comme une des merveilles de Séville; et l'on recommandait aux étrangers de ne pas manquer de voir la cathédrale, la Giralda, l'Alcazar, la maison de Pilate, et Regla Hernandez.

(1) Jeunes gens à la mode, littéralement: petits coqs.

Le soir, aux Délices, à l'heure où elle se promenait avec son père, il y avait foule pour la regarder passer. Tous les pollitos (1) de Séville étaient sur ses talons, mendiant la faveur d'un sourire ou d'une œillade que la belle ne se faisait point faute de leur octroyer, car, il faut le dire, sa coquetterie s'était accrue en proportion de sa beauté.

Il n'y avait pas de semaine que la fille de don Hernandez ne fût demandée en mariage, mais elle n'avait encore agréé personne. Il y a deux sentiments qui décident une jeune fille à se marier: le besoin d'affection et le désir de l'indépendance; or le cœur de la belle Regla avait toujours battu parfaitement calme et indifférent sous sa blanche poitrine; et, quant à l'indépendance, quel mari se serait laissé mener plus aveuglément que son pauvre père? Elle n'était donc point pressée et consentait seulement à se laisser admirer.

Depuis quelques mois, elle possédait à sa profonde satisfaction, et au grand dépit de Manuela, une admiratrice de plus: une femme de chambre française qu'elle s'était fait envoyer par une de ses amies habitant Paris, afin que ses luxueuses toilettes prissent, sous les doigts de cette habile camériste, le cachet inimitable de la capitale de la mode.

Mademoiselle Hortense était bien la plus effrontée soubrette qui eût jamais porté le tablier blanc brodé sur une jupe de soie. Elle ne reconnaissait dans la maison d'autre autorité que celle de sa maîtresse et se permettait souvent d'aller braver Manuela jusque dans les profondeurs de sa cuisine. Cela seul eût suffi pour irriter la peu endurante nourrice, mais ce n'était pourtant que son moindre grief contre la *Francesca*. Cette aimable créature, la *picara* (1), comme l'appelait Manuela, dans sa légitime colère, n'avait-elle pas jeté un sort sur Pepito? — Eh quoi! Pepito, le petit Pepito? — Mon Dieu, oui. Le petit Pepito avait fait comme les autres, il avait grandi. C'était maintenant un garçon de bonne mine, leste et bien découplé, de physionomie avenante et joyeuse. Certes, quand il passait, conduisant sa longue file de mules (car le troupeau s'était augmenté) en chantant quelques *coplas* de sa voix harmonieuse et bien timbrée, les filles de Cabra l'écoutaient avec plaisir et le suivaient longtemps du regard et, comme il était un bon travailleur et un bon chrétien, aucun père ne l'aurait refusé. Mais Pepito ne regardait seulement pas les filles de Cabra, il n'avait d'yeux que pour la chambrière de Regla, de même que, lorsqu'il était enfant, il ne voyait que sa maîtresse.

S'il admirait encore Regla, ce n'était plus que comme un beau tableau ou une belle

(1) Vaurienne.

statue ; mais à peine la pauvre Manuela s'aplaudissait-elle de ce changement que l'inflammable Pepito avait senti son cœur brûler pour les beaux yeux de la soubrette. « Des yeux couleur de faïence, avec un teint de papier mâché, comme toutes ces Françaises, et des cheveux aussi jaunes que de la paille et aussi brouillés qu'une omelette, disait la nourrice avec un patriotique dédain. « Je vous demande un peu, ajoutait-elle, si le diable n'est pas là-dessous ? » Et Dieu sait les sermons qu'entendait Pepito ! Mais le jeune gars étant pour le moins aussi têtue que ses mules, l'éloquence maternelle se trouvait impuissante. Chose remarquable : autant Manuela en voulait à son fils de rechercher la femme de chambre, autant elle en voulait à celle-ci de rebuter Pepito. Le cœur humain, le cœur des mères surtout, a parfois d'étranges inconséquences.

Il y aurait eu un moyen de couper court à un si dangereux commerce. Manuela n'avait qu'à quitter la maison de don Hernandez, et Pepito n'aurait plus occasion d'y venir. Mais quitter don Hernandez, c'eût été quitter Feliza, ce à quoi la nourrice ne pouvait se résoudre ; elle préférait encore supporter, le moins patiemment possible, il est vrai, l'insolence de la femme de chambre.

Depuis longtemps, l'irritation de Manuela allait croissant, et le jour où nous reprenons ce récit, elle était à son comble, car mademoiselle Hortense s'étant permis de prendre toute la braise pour faire chauffer ses fers à friser, la nourrice, au moment de cuire l'omelette, n'avait plus trouvé dans le foyer que des cendres. Elle avait ranimé son feu à grand peine et battait rageusement ses œufs lorsque le bruit sec d'une paire de petits talons pointus retentit sur les dalles, et la soubrette entra, tenant en main un second fer qu'elle avançait vers le foyer, avec l'intention bien évidente de l'y poser.

— *Caramba !* s'écria Manuela, en rejetant sa fourchette dans les œufs par un mouvement si brusque qu'elle fut couverte des pieds à la tête de gouttelettes jaunes, allez-vous laisser mon feu ?

Mademoiselle Hortense ne parut point s'émouvoir de l'apostrophe, seulement son petit nez retroussé rougit légèrement, ce qui était un signe de combat.

— Votre feu ! répondit-elle, avec un calme affecté, il est à moi aussi bien qu'à vous, je pense, et mademoiselle Regla n'attendra point pour se faire friser que cela vous plaise.

— Ah ! bien, si elle l'attendait, elle l'attendrait longtemps ! il ne me plairait jamais de voir une chrétienne s'arranger comme un chien de la Havane. Voyez mademoiselle Feliza, est-ce qu'elle se mascarade comme cela, elle ?

— Bah ! mademoiselle Regla n'a pas envie de se faire religieuse.

— Religieuse ! Feliza non plus, je pense ; mais, à vous autres, il semble que parce qu'on est chrétien il faut entrer au couvent.

— Peuh ! cela m'est bien égal ; je ne m'en inquiète guère, fit la soubrette en avançant d'un pas ; j'ai des opinions philosophiques, moi.

— Des opinions philosophiques ! s'écria la nourrice en levant les épaules, sainte Vierge ! il ne lui manquait que cela pour être plus creuse qu'une noix de l'année dernière ! Et elle se remit à fouetter son omelette avec une indignation aussi profonde que si toutes les opinions de ce genre y eussent été contenues.

Pendant ce temps, l'ennemi avait avancé d'un pas encore ; le fer se trouvait posé sur le feu, un peu plus il aurait été chaud ! Mais Manuela se retournant, s'aperçut de la trahison ; et, d'un coup de fourchette, elle allait envoyer l'usurpateur à l'autre bout de la cuisine, quand elle se sentit entourer la taille par des bras caressants.

— Voyons, maman Manuela, voyons ! est-ce qu'il n'y a pas moyen de faire deux tas avec cette braise, dit Pepito qui, depuis quelques minutes, était entré dans la cuisine sans que deux femmes, absorbées par leur dispute, s'en fussent aperçues.

— Toi ! s'écria la nourrice exaspérée, toi ! Ah ! par exemple, tu es pire que les bouteilles de leur maudit vin de Champagne : on met une heure avant de pouvoir les ouvrir, et quand le bouchon part, il vous crève un œil !

— Allons ! mademoiselle Hortense, dit le jeune garçon avec son bon sourire, ne froncez pas ainsi vos sourcils, ils cacheraient vos jolis yeux bleus, ce qui serait dommage, en vérité !

— C'est bon, c'est bon, ne vous inquiétez point de mes yeux, moricaud que vous êtes, répondit mademoiselle Hortense avec un suprême dédain.

Le pauvre Pepito subissait le sort de la plupart des conciliateurs ; il avait contre lui les deux parties, mais il en riait, tandis que sa mère bondit sous l'insulte.

— Moricaud ! moricaud ! cria-t-elle d'une voix aigre, les garçons de Paris sont-ils des séraphins ? Je crois qu'un moricaud comme lui serait encore trop bon pour une face de plâtre comme toi. Sors de ma cuisine, où je vais avec mes cinq doigts donner un peu de couleur à tes joues.

— N'ayez pas le malheur de me toucher, sinon, je vous vais chasser par mademoiselle !

La nourrice se tut, frémissante. Elle savait bien qu'entre la vieille femme qui l'avait soignée dès l'enfance et la soubrette qui paraît sa beauté, Regla n'hésiterait pas.

A ce moment critique, le facteur parut comme un messager de paix. Il déposa sur la table un paquet de lettres dont il se mit à énumérer les suscriptions :

— Don Hernandez, don Hernandez, don Hernandez, Ramon Rodriguez.

— Ah ! le pauvre ! interrompit Manuela, sa mère est morte, bien sûr !

— Don Hernandez, continua le facteur qui ne s'arrêtait pas pour si peu, la señorita Feliza.

— Donnez, donnez pour la señorita ! fit mademoiselle Hortense, en s'emparant de la lettre ; puis, elle prit lestement son fer, rougi à blanc, et sortit, non sans avoir jeté sur la nourrice un regard de défi. Pepito, qui n'avait qu'un instant ce jour-là, s'en fut retrouver ses mules, et le combat finit faute de combattants.

IX

« Crois-tu que cette coiffure m'ira, Feliza ? »

— Tu sais bien que tout te va. »

Regla sourit d'un air satisfait. Certes, elle était blâsée sur les compliments, mais ceux de Feliza empruntaient à la franchise de celle-ci une valeur spéciale.

Regla s'installa à son aise sur un divan pour attendre la femme de chambre qui était allée chauffer un fer afin de terminer sa coiffure ébauchée. De temps en temps, la belle coquette jetait un regard approbateur sur le miroir posé devant elle. Un seul côté de la coiffure était achevé, mais il faisait bien augurer du reste. Regla, vêtue d'un peignoir rose pâle, orné de dentelle crème, chaussée de bas à jours et de petites pantoufles roses, avec la moitié de ses beaux cheveux épars, et l'autre, soigneusement relevée et frisée, était vraiment charmante ; elle prenait à se voir ainsi, un plaisir qui suffisait à l'occuper, tandis que Feliza, assise auprès de la fenêtre ouverte, cousait avec activité, levant seulement les yeux de temps pour regarder le ciel pur sur lequel se découpaient les élégantes silhouettes des palmiers.

« Que cette Hortense est longue ! A quoi penses-tu, Feliza. »

La jeune fille ainsi interpellée rougit légèrement. Regla s'en aperçut.

— Tu penses à Julio, je parie ! Sais-tu ! je crois que tu l'aimes, car c'est bien singulier d'y penser encore à ce petit aveugle. Est-ce que tu voudrais l'épouser ? ce ne serait guère agréable ; mais tu es si sérieuse ! Et puis, il a un joli nom. »

Feliza fit un signe de tête négatif. « Non, dit-elle, je ne pense pas du tout à épouser Julio. »

Était-elle bien franche ? Oui, car il y a plusieurs voix dans notre cœur : une voix mystérieuse et intime qui se fait souvent entendre malgré nous, la voix du sentiment ou de l'imagination ; puis la voix de la raison, plus claire et moins écoutée parfois. Le sentiment disait bien à Feliza qu'elle n'aimerait jamais que Julio, et que Julio n'aimerait qu'elle ; mais la raison lui représentait que le cœur d'un garçon peut changer entre quinze et vingt ans et qu'il est insensé de bâtir son bonheur sur un terrain aussi mobile. C'est au nom de la raison qu'elle répondit et qu'elle fut franche, tout en ne disant qu'une partie de la vérité.

Regla se contenta de la réponse, ce sujet ne l'intéressant que fort peu.

« Y a-t-il longtemps qu'il ne t'a écrit ? ajouta-t-elle, d'un ton indifférent : »

— Oui, fort longtemps.

— Ah ! ça se ralentit. Alors, tu fais bien de ne plus y penser. »

Et la belle fille bâilla nonchalamment.

« Hâtez-vous donc, dit-elle à la femme de chambre qui entra, je ne serai jamais coiffée ! »

Hortense posa son fer et se mit, sans répondre, à continuer son œuvre avec une légèreté de main et une dextérité fort appréciées par sa maîtresse. Cependant, comme c'était compliqué, il y fallait du temps ; la soubrette craignit que Regla, impatientée, ne fit quelque mouvement désastreux.

« Si mademoiselle voulait un livre ou un journal pour se désennuyer ? dit-elle. »

— Un livre ? non, ce n'est pas la peine ; le journal ? je l'ai parcouru déjà. Il n'y a donc pas de lettres, ce matin ?

— Ah ! si, j'oubliais, une lettre pour la señorita Feliza. Et elle tira de la poche de son tablier une lettre qu'elle se contenta de tendre sans se déranger de peur de compromettre le savant édifice qui s'élevait sous ses doigts.

Feliza, se levant, vint la prendre.

— De qui ? demanda Regla.

— Je ne sais. Il y a un timbre français, mais c'est de l'écriture : ce n'est pas de Julio. Mon Dieu ! il est peut-être malade... Elle s'assit, tremblante, déchira l'enveloppe par un mouvement fébrile, et, jetant un regard anxieux sur cette écriture inconnue, elle lut :

« Ma chère Feliza,

» Je ne suis plus aveugle ! Quand je reviens, » drai en Espagne, je te verrai... »

Feliza ne put continuer ; elle poussa un faible cri, tandis que la feuille s'échappait de ses mains, et qu'un flot de larmes jaillissait de ses yeux.

Regla, se levant brusquement, saisit la lettre et en continua la lecture à haute voix.

« Il y a plus d'un mois que la vue m'est rendue. Si je ne te l'ai pas dit plus tôt, c'est qu'on m'a longtemps défendu toute application ; puis, je ne savais plus écrire, et je voulais t'envoyer une lettre de clairvoyant, non que je méprise maintenant mon écriture d'aveugle (je l'aime) ; mais je tenais à te surprendre par mon nouveau talent. »

« Figure-toi qu'il y a deux mois, un médecin, ami de mon père, lui apprit l'arrivée à Paris d'un célèbre oculiste allemand, et l'engagea à le consulter pour moi. Nous n'avions plus espoir, après tous les traitements que j'ai déjà subis ; cependant, par acquit de conscience, nous y allâmes dès qu'il fut arrivé. »

« Ce cher Carlos avait fait une neuvaine, et même un vœu, m'a-t-il dit ; je ne sais pas lequel, mais ce n'est pas à coup sûr celui de »

» ne plus rire, car il n'y a pas sur la terre un
» garçon plus gai, et son charmant caractère
» me rappelle le tien, ma bonne Feliza.

» Après avoir causé longtemps avec mon
» père, l'oculiste me dit : — Mon cher ami, j'ai
» bon espoir. Vous reviendrez dans trois jours,
» et je vous opéreraï ici, parce que j'y ai tout
» sous la main, et le jour qu'il me faut.

» En partant, j'étais un peu ému, et je sentais
» le bras de mon bon père trembler sous le
» mien, tandis qu'il me disait prudemment : — Il
» ne faut pas s'exagérer l'espoir, mais il n'en
» coûte rien d'essayer : il paraît que l'opération
» n'est pas plus douloureuse qu'une piqûre d'é-
» pingle.

» Carlos, lui, chantonnait en descendant, et
» disait joyeusement : — Ça réussira ! si tu
» voyais quelle tête de magicien il a ; il est sor-
» cier, assurément ! D'ailleurs, j'ai des raisons
» pour croire au succès.

» Trois jours après, nous y retournions et nous
» étions introduits, sans attendre cette fois. L'o-
» pération, si l'on peut appeler ainsi une chose
» aussi peu douloureuse, ne dura que quelques
» secondes : le temps de faire deux piqûres. Il
» m'avait ouvert deux nouvelles pupilles, et le
» jour était rentré instantanément dans mes
» yeux.

» Il me fit voir ses doigts, puis sa montre, puis
» me banda les yeux, et écrivit une longue
» ordonnance concernant les précautions à
» prendre. Mon père pleurait, Carlos riait, et
» moi j'étais heureux, et je pensais que je pour-
» rais voir ton doux visage, mon amie. Nous
» allâmes aussitôt rendre grâce à Notre-Dame
» des Victoires (un sanctuaire très vénéré ici).

» On m'a d'abord ordonné le repos ; mais, à
» présent, tous mes bandeaux sont enlevés, et
» il m'est permis de regarder de nouveau la
» création du bon Dieu. J'en jouis délicieu-
» sement : il me semble que je viens de naî-
» tre. Que le ciel est beau ! que le soleil est
» brillant ! que la verdure est fraîche ! et ce
» n'est que la France... Ah ! quand serai-je dans
» notre Espagne ! Quand verrai-je ma Feliza ?
» En attendant, je t'envoie tous les battements
» de mon cœur, et suis, pour la vie,

» Ton JULIO.

» Mon père écrit à don Hernandez. — Rap-
» pelle-moi, je te prie, au souvenir de Regla. »

Pendant la lecture de cette lettre, Feliza s'é-
» tait un peu calmée. Elle la reprit des mains de
» sa cousine et se retint pour ne pas y déposer un
» baiser.

» Tu vas répondre ? » demanda Regla.

Feliza inclina la tête.

» Eh bien, moi, j'ai envie de lui écrire aussi
» pour le féliciter, Hortense ! préparez mon papier. »

Les âmes les plus élevées sont aussi les plus
» candides. Feliza, au lieu de s'étonner de l'intérêt

subit que Regla témoignait à Julio, s'en réjouit,
» car elle pensa que sa cousine avait peut-être un
» bon cœur, sous son apparence frivole.

— Quand tu auras fini ta lettre, dit Regla, tu
» me la donneras ; Hortense doit aller chercher
» des échantillons chez Camino, elle les mettra
» toutes deux à la poste. »

Un quart d'heure après, Regla, installée de-
» vant un petit bureau de laque, prit une feuille
» de vélin parfumée, et y traça laborieusement
» ce qui suit :

« Mon cher Julio,

» Je veux être la première à te féliciter de ton
» heureuse guérison. Je ne puis te dire le plaisir
» que j'en ai éprouvé. Reviens bien vite ; je vou-
» drai tant te voir et que tu me voies ! Nous
» ferons de la musique ensemble ; il n'y a que toi
» pour m'accompagner. Quelles bonnes heures
» nous passerons ! Je ne me sens pas de joie de
» puis cette nouvelle. Ce n'est pas comme Feliza ;
» elle s'est mise à pleurer comme une naïade :
» on eût dit qu'elle avait un grand chagrin. D'ail-
» leurs, elle ne fait rien comme les autres : elle
» est toujours à lire ou à travailler, et elle va à
» la messe tous les matins ; enfin, je m'attends à
» la voir entrer au couvent un de ces jours.

» Au revoir, mon cher Julio ; je ne t'en dis pas
» davantage pour ne point manquer le courrier,
» et je t'embrasse comme autrefois.

» Ton amie d'enfance,

» REGLA. »

Ce qu'il y avait de ruse féminine sous l'appa-
» rente bonhomie de cette lettre, Feliza ne l'eût
» jamais soupçonné. Elle revint bientôt apporter la
» sienne, puis elle alla s'habiller pour se rendre à
» l'église.

Hortense se disposait à aller mettre à la poste
» les deux missives, quand sa maîtresse l'arrêta
» d'un geste et lui prit celle de Feliza.

« Je porterai moi-même celle-ci, dit-elle ; elle
» n'est peut-être pas assez affranchie pour son
» poids.

La camériste sourit et la lui remit en disant :

« Si le marquis de los Rios préférerait encore la
» señorita Feliza, c'est qu'on ne lui aurait pas
» rendu la vue. »

Regla fronça ses fins sourcils : elle n'aimait
» pas à être devinée. Cependant elle ne dit rien :
» l'habile soubrette était une alliée trop précieuse
» pour ne pas la ménager au moment d'entamer la
» lutte.

X

Le duc de los Rios songeait à quitter Paris. La
» guérison complète de ses deux fils rendait inu-
» tile un plus long séjour en France, et il sentait
» un grand désir de revoir son pays et de rentrer
» dans ses immenses domaines. Il avait dû, cepen-

dant, ajourner son départ pour céder aux exigences de ses amis qui tous voulaient avoir le plaisir de recevoir chez eux Julio et Carlos.

Jusqu'alors, Carlos n'était point allé dans le monde, son frère ne pouvant l'y suivre; mais depuis que Julio avait recouvré la vue, il avait fallu s'exécuter, et les deux frères étaient bien vite devenus à la mode. Les maîtresses de maison se les arrachaient littéralement, car on ne pouvait trouver de cavaliers plus accomplis ni de plus intrépides danseurs. Les mères de famille leur réservaient des prévenances et des préférences on ne peut plus significatives: c'est que les fils du duc de los Rios eussent été, en même temps que de magnifiques partis, des maris charmants.

Les deux frères avaient une manière fort différente d'être mondains; ils ne se ressemblaient, d'ailleurs, que par la tendresse profonde qu'ils ne se portaient mutuellement. Julio, grand, pâle, avec des traits un peu sévères, un regard sérieux et un grand air de noblesse, était le vivant portrait du duc. Carlos, de taille moyenne, vif et souriant, élégant et gracieux, rappelait, lui, la mère à laquelle il avait coûté la vie. Chose étrange! Julio acceptait volontiers les invitations et pourtant, une fois au bal, il ne se départait point de sa froideur, et quoiqu'il dansât avec perfection il semblait plutôt agir en spectateur qu'en acteur. Carlos, au contraire, cherchait toujours à refuser, mais quand son père avait décidé qu'on devait s'y rendre, il fallait bien obéir, il déployait alors un entrain et une gaieté tels qu'on eût cru qu'il n'y avait pas pour lui de plus grand plaisir que d'aller dans le monde.

« Mes enfants, dit un soir le duc, il faut vous préparer: j'ai promis à ma cousine de Liverdia de ne pas manquer son jeudi. Vous savez qu'on danse un peu, et elle veut vous présenter à deux nouvelles familles.

— Bon! dit Carlos, des demoiselles à marier, je parie?

Le duc sourit.

« Et quand cela serait? dit-il. Il manque une femme ici, ajouta-t-il, avec un soupir, en jetant les yeux sur le portrait de la duchesse, et je ne voudrais pas mourir sans avoir vu mes petits-fils. »

Carlos et Julio s'approchèrent de leur père dont ils baisèrent les mains avec émotion.

« Mon père, dit Julio, je me marierai quand vous voudrez, mais ce ne sera pas à Paris. Il n'y a pour moi qu'une femme au monde, je vous l'ai dit, c'est Feliza, et vous m'avez fait espérer que vous consentiriez à ce qu'elle devint votre fille. Elle est sans fortune, mais son père était un officier distingué, et il n'y a rien que d'honorable dans leur passé.

— Très bien, mais il faudrait savoir si elle dans les mêmes sentiments que toi.

— Pourquoi aurait-elle changé? » demanda le

jeune homme, non sans quelque inquiétude, car il n'avait reçu aucune réponse de Feliza à la lettre qu'il lui avait écrite pour lui annoncer sa guérison.

Le duc se mit à fredonner en français, d'une voix encore juste :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

« Oh! mon père, dit Julio, avec un accent de reproche, toutes, si vous voulez mais pas Feliza.

— Allons, calme-toi, fit le duc souriant, j'espère qu'elle te sera fidèle; c'est un point que nous éclaircirons bientôt, d'ailleurs. Mais Carlos, lui, n'a point de Feliza, et s'il lui plaît de choisir une Française aimable, je ne m'y opposerai pas.

— Mon bon père, dit Carlos (et sa voix avait pris soudain une gravité singulière), mon choix est fait depuis longtemps. »

Le duc tressaillit.

« Ton choix est fait! que dis-tu? Se peut-il que je ne m'en sois pas douté? Quelle est-elle, celle qui a su plaire à mon Carlos? Parle mon fils, sois sans crainte, ton père ne veut que ton bonheur, et je suis certain d'avance que tu as fait un choix digne de toi.

Julio se rapprocha de Carlos et attendit avec une sorte d'anxiété l'aveu de cet amour dont son frère, si expansif d'ordinaire, avait gardé le secret.

Carlos s'était agenouillé, une expression ardente et douce à la fois transfigurait son visage.

« Mon père, dit-il, quand je priais pour la guérison de Julio, Dieu m'a demandé de le suivre, et je le lui ai promis. Aucune femme ne sera jamais pour moi plus qu'une sœur: je veux être prêtre de Jésus-Christ. »

Le duc pâlit, mais il était chrétien: ses mains tremblantes s'étendirent sur la tête de son fils.

« Je te bénis, dit-il, et que Dieu soit loué dans tout ce qu'il fait! »

Julio serra Carlos sur son cœur sans pouvoir prononcer une parole. Ils restèrent longtemps absorbés dans cette émotion, et ils s'éveillèrent comme d'un rêve, lorsque Cadenas, soulevant la portière, annonça le comte de Santa-Paz.

« Notre cousin vient nous chercher pour le bal, s'écria le duc. Chose promise, chose due: il faut y aller, Carlos.

— Allons! dit le jeune homme avec un sourire résigné: encore ce soir pour le monde, mais ce sera mon adieu. »

La soirée de madame de Liverdia fut charmante, et les deux frères y eurent un immense succès.

Le lendemain matin, comme Julio se disposait à prendre son chocolat, il trouva sur le plateau, à côté de sa tasse, une lettre dont la vue lui fit battre le cœur, car elle venait de Séville et n'était ni de don Hernandez ni de Regla. Cette écriture fine et ferme devait être de Feliza. Le jeune marquis se hâta de rompre le cachet et lut:

Séville, 15 mai 184...

« Est-il possible que tu n'aies pas reçu ma lettre, mon cher Julio? Je l'avais donnée à Regla pour la mettre à la poste en même temps que la sienne, et je ne sais comment elle a pu se perdre. Tu n'as pas douté de moi, j'espère? Ta lettre a un ton de tristesse dont j'ai bien envie de te gronder; aurais-tu, un seul instant, pu me croire indifférente? Regla, me dis-tu, t'a appris que j'avais accueilli par des larmes la nouvelle de ta guérison. Eh bien, oui, c'est vrai. Au premier moment, j'ai éprouvé une sorte de serrement de cœur: je t'aimais tant comme tu étais, mon Julio, que je m'affligeais de te voir changé, même en mieux. Mais la réflexion a succédé à ce sentiment tout instinctif, et j'ai béni Dieu de la consolation qu'il t'envoie.

» Tu te réjouis de me voir, mon ami; hélas! cela m'effraye presque. Jusqu'à présent, tu n'as connu de moi que mon cœur qui t'est tout

» dévoué, et mon esprit qui sympathisait avec le tien! peut-être éprouveras-tu un grand désenchantement en voyant mon visage! Pour la première fois, je me prends à regretter de n'être pas belle. Regla est bien heureuse de n'avoir qu'à se montrer pour plaire!

» Sais-tu que je pourrai presque te parler français? je le lis, du moins, couramment. Au revoir, mon Julio, viens vite. Je vais prier Dieu pour ton heureux retour; que n'est-ce demain!

» Reçois toute la tendresse de

» Ta FELIZA. »

Le jeune homme porta à ses lèvres la lettre qu'il venait de lire, puis il sortit ensuite pour aller rejoindre Carlos qui, plus matinal, lui avait donné rendez-vous au Luxembourg, après la messe.

MARIE LIONNET.

(La suite au prochain numéro.)

LE MATIN

Le Soleil guidé par l'Aurore
De bonne heure a quitté son lit,
Dans l'horizon obscur encore
La lune brumeuse pâlit.

La rosée a mis des aigrettes
Aux brins d'arbre des sentiers verts,
Et rafraîchi les pâquerettes
Aux blancs pétales entr'ouverts.

Au fond des bois, le jour pénètre
Malgré les gros arbres touffus,
Et les oiseaux à leur fenêtre
Poussent de petits cris confus.

Dans les taillis, le daim farouche
Se dresse, ouvre l'oreille et l'œil
Au bruit d'un gland que de sa bouche
Laisse tomber un écureuil.

Les gracieuses hirondelles,
Happant les insectes au vol,
Se poursuivent à tire d'ailes,
Rasant les cieux, rasant le sol.

Et la colombe qui roucoule,
La tourterelle et le pigeon,
S'en vont boire au ruisseau qui coule
Sous le nénuphar et le jonc.

La chouette, de triste augure,
Fuyant la lumière du jour,
Regagne sa demeure obscure
Dans le creux d'une vieille tour.

Mais cependant l'aube est passée,
Et dans un village voisin
Un vieux cadran, à voix cassée,
Tinte six heures du matin.

Alors quand la campagne est prête
Se mêlant au chœur des élus,
La cloche et la nature en fête
Chantent ensemble l'Angélus.

ALBERT COLOMBEL.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BOUILLON ENQUIS.

Un kilog. de viande de bœuf *dépourvu de substance grasse*, étant coupé en morceaux très menus ou haché, on le délaye dans un litre d'eau froide qu'on chauffe lentement, jusqu'à l'ébullition; les écumes sont enlevées, puis on ajoute le sel et, au bout de quelques minutes d'une ébullition légère, on obtient un bouillon plus fort et plus aromatique qu'en suivant les procédés usuels.

CROMESQUIS SAUCÉS

Il faut du godiveau, des parures de truffes; une ou deux truffes entières, un peu de riz de

veau ou une cervelle de mouton, une toilette de pore.

Le godiveau doit être haché aussi fin que possible: on y mêle un peu de mie de pain trempée dans du lait, le morceau de riz de veau ou la cervelle de mouton, les parures de truffes; on forme de ce mélange des petites boulettes; on y colle au dehors des tranches de truffes, on enveloppe chaque boulette dans un morceau de toilette de pore, on laisse reposer un peu.

On fait une sauce avec un peu de beurre frais, du jus ou du bouillon, on y met les cromesquis, on les laisse cuire à *très petit feu*; lorsqu'ils sont cuits, on ajoute à la sauce un peu de crème, un jaune d'œuf, on lie bien et on sert.

REVUE MUSICALE

Lakmé, opéra de genre, en 3 actes, poème de MM. E. Gondinet et Ph. Gille, musique de Léo Delibes. — Concerts Guilman au Trocadéro.



VOIQUE nous soyons déjà séparés par un grand mois de la première représentation, à l'Opéra-Comique, de *Lakmé*, le nouvel ouvrage de M. Delibes n'en conserve pas moins tout l'attrait d'une exquise primeur. Est-ce seule-

ment à cause de la grâce et de la fraîcheur de ses mélodies? Serait-ce encore parce que les brises d'Orient ont apporté leurs pénétrants parfums jusqu'aux rives de la Seine? Ou bien les auteurs, en plaçant l'action de leur pièce aux pays des éternels printemps, en ont-ils du même coup transporté un coin radieux sur la scène Favart?

Cette dernière et fantaisiste hypothèse, malgré son évidente impossibilité, devient, par l'habile composition de la mise en scène de *Lakmé*, une des fictions les mieux réussies du théâtre, en ce genre.

L'auteur de la partition nouvelle en remportant cette dernière victoire, vient de prendre possession d'un glorieux héritage. Jusqu'ici, personne ne semblait y avoir songé, moins encore le ten-

ter. La place laissée vide par Félicien David est une mine qui dormait depuis que ce génie original et charmant, ce chantre mélodieux des déserts a pris son vol vers des espaces mille fois plus immenses que ceux parcourus par son regard et son imagination.

Cette place, M. Delibes vient de la conquérir. Il y a solidement planté sa tente et heureusement inauguré ses premières recherches.

Les sentiments et les passions, les vertus et les vices, en un mot les mœurs et les aspirations des vieux mondes civilisés sont bien usés... au théâtre. C'est autour des savanes, au sein des peuplades primitives connues seulement de quelques Européens aventureux, — dans l'oasis des déserts, sous le dôme de verdure qui sert de palais au chef de tribu, sur les bords des grands lacs; au campement des guerriers couleur de bronze, dans les forêts inextricables et au fond des cavernes volcaniques où l'homme guette le lion endormi, c'est là qu'il faut chercher les émotions nouvelles, les sensations ignorées et la rénovation de l'enthousiasme dont le thermomètre est rarement au-dessus de zéro, surtout dans nos théâtres de premier ordre.

Nous ignorons si, comme F. David, M. L. Delibes a été étudier la couleur locale dans les contrées lointaines du paganisme, où croissent le datura et le mancenillier, et puiser ses mélodiques inspirations aux sources mêmes du Gange. Mais au dire de quelques voyageurs dilettanti qui ont parcouru soit le Brésil, soit l'Hindoustan,

il y a dans l'opéra de *Lakmé* des airs qui semblent venus comme de mystérieux échos, des profondeurs de l'Orient, des rythmes que l'on croirait relevés sous les pas même de bayadères.

Avant de compléter ces réflexions par l'analyse des séduisantes pages qui sont nombreuses dans cette partition, il convient de dire quelques mots du scénario, dû à l'habile collaboration de MM. Ed. Gondinet et Ph. Gille. Sans raconter ici la légende de *Lakmé* que tous les journaux ont reproduite, qu'il nous soit permis d'ajouter que c'est là une pièce saine, d'un sentiment élevé et d'une charmante poésie. Le contraste de la civilisation européenne aux prises avec les mœurs et les croyances mystiques des peuples asiatiques : septicisme et fanatisme, — ces deux extrêmes devaient fournir au musicien des oppositions, parfois un peu brusques même, mais d'une réelle originalité et d'un effet sûr. Les ingénieurs librettistes ne se sont pas contentés de créer une pièce bien équilibrée pour la scène, dont l'action se déroule avec clarté, sous des horizons nouveaux, au sein d'une nature splendide et se complète par de tendres et chastes amours. De tout cela ils ont fait un gracieux poème, dont la versification est aussi distinguée de forme que de ton. Cela nous fait penser que nos voisins, messieurs les Anglais, doivent être extrêmement flattés du poétique langage confié à leur gentil compatriote Gerald, le héros de la pièce ; les honorables sujets de Sa Majesté Britannique passant, à tort ou à raison, pour les gens les plus positifs du monde !

La partition de *Lakmé* est écrite avec une réelle distinction de style, et l'école française peut à bon droit revendiquer l'auteur pour un de ses plus fidèles disciples. M. Delibes, on le sent, a été tellement séduit par son sujet, qu'il n'a eu qu'à laisser glisser son inspiration à travers les douces langues et les suaves tendresses du poème. Il en est résulté tout d'abord une identification absolue entre sa pensée et celle de ses collaborateurs ; puis une complète unité dans le caractère de l'œuvre. Rien de bas, rien de dissolvant dans cette charmante création dont la note dominante est, au contraire, l'élévation des sentiments et la glorification des plus nobles vertus, — fussent-elles entachées de paganisme.

L'immense succès qui a salué son avènement prouve assez que le public sait toujours distinguer les belles manifestations du génie humain des fantastiques élucubrations de cerveaux viciés ou malades. Faut-il espérer que les auteurs de *Lakmé* auront de nombreux imitateurs dans cette voie ? On peut toujours le désirer, et ce ne sera pas le moindre titre de gloire de ces artistes d'élite qui d'avoir été les rénovateurs de la morale et du goût dans l'art théâtral lyrique.

D'après ce qui précède, on comprend que tout serait à citer dans le remarquable ouvrage de

M. Delibes, où les pages mélodiques se succèdent et s'enchaînent sans autre interruption que les scènes dialoguées-parlées. Ces dernières ne sont d'ailleurs pas nombreuses et n'interviennent en quelque sorte que dans le côté européen de la pièce, laissant tout son charme mystique et voilé à celui qui représente la vie et les sentiments des adorateurs de Brahma. La poésie et la musique seules ont mission d'en dessiner les gracieux contours, d'en rendre les teintes ravissantes de délicatesse.

Voici d'abord les airs et duos détachés de la partition. Ce sont certainement les morceaux qui intéressent le plus nos lectrices. Plus tard, nous reviendrons sur les chœurs, ensembles, airs de danse, entractes, ces pages qui toutes, sont d'exquises inspirations. En les lisant, il est facile de comprendre que la science du jeune maître, si profonde qu'elle soit, n'est qu'un auxiliaire docile, qu'il conduit au gré de ses conceptions. Celles-ci se distinguent toujours par la vérité dans l'expression des sentiments, par la poésie de la pensée et de l'originalité du goût.

Le premier air de la partition est une *Prière*, intercalée dans le chœur d'introduction. C'est Lakmé elle-même, qui invoque une de ses divinités de prédilection : *Blanche Dourga*, comme toute brahmane bien élevée le doit faire chaque matin. La suavité de ce motif se mêle avec art aux accords religieux qui l'accompagnent.

Il est suivi d'un duettino en si majeur : *Sous le dôme épais*, pour deux sopranos, que chantent Lakmé et sa suivante Mellika. La sérénité mélodique qui règne dans ce duo fait rêver des grandes solitudes : l'âme voyage vers l'infini. L'orchestre complète l'illusion par de délicates harmonies qui se succèdent, tantôt rêveuses et discrètes, tantôt chaudes et lumineuses comme le ciel oriental. Ces deux charmantes pièces ne semblent-elles pas écrites pour toutes les jeunes filles éprises d'art musical ? Ajoutons que les jolis duos pour deux voix de femmes sont assez rares dans le répertoire.

Un bel air pour ténor, avec récitatif : *Fantaisie aux divins mensonges*, d'une facture large et colorée, est suivi des strophes de Lakmé : *Pourquoi dans les grands bois ?* où circulent la grâce de la jeunesse et des premiers étonnements du cœur.

Le duo : *D'où viens-tu ?* entre Lakmé et Gerald, — soprano et ténor, — termine le premier acte. Il est déjà célèbre par cette phrase : *C'est le dieu de la jeunesse !* qui électrise le public à chaque représentation.

A l'idylle va succéder le drame, et peu à peu des teintes sombres envahissent l'œuvre qui n'aura plus que de rares rayonnements de gaieté, que de vagues lueurs d'espoir bientôt voilés par la tristesse.

Le premier morceau solo du deuxième acte, pour voix de baryton, est chanté par Nilakantha,

père de la jeune brahmane : *Lakmé, ton doux regard se voile*, stances qui expriment une tendresse presque sauvage et sont d'ailleurs toujours bissées. Mais ce succès est encore dépassé par celui de la légende : *Où va la jeune Hindoue?* dont la fin renferme avec un original effet de clochettes, des chefs-d'œuvre de vocalisation où Lakmé prouve qu'elle est une Indienne de *primo cartello*!

Un second duo, d'un très beau mouvement passionné : *Lakmé, c'est toi!* rappelle les plus belles pages de Verdi, par cette phrase : *Ah! c'est l'amour qui de son aile l'effleure!*

Une ravissante mélodie : *Dans la forêt près de nous*, est soupirée par la jeune Hindoue, en réponse à la phrase entraînant qui précède. Elle est d'une inexprimable poésie.

Cet important duo est une des pages de l'œuvre qui pose M. Delibes au premier rang des maîtres modernes.

L'acte deuxième est beau dans toutes ses parties et ce duo occupe une large place.

Nous arrivons au troisième et dernier acte, qui n'a rien à redouter de son précédent frère. Ici, le charme d'un décor idéalement pittoresque s'ajoute à celui de cette pénétrante musique. On est dans la forêt, tout près de la cabane mystérieuse dont parle la mélodie de Lakmé que nous avons déjà citée. C'est du sein de cette végétation splendide, véritable oasis aux lianes capricieusement enlacées à tout ce que la flore asiatique offre de plus chatoyant et de plus parfumé, c'est de ce paradis terrestre que la voix de Lakmé s'élève et murmure une berceuse, de facture indienne : *Sous le ciel tout étoilé*. A cette voix enchanteresse, Gérard répond par une délicieuse cantilène : *Ah! viens, dans cette paix profonde*, où l'auteur semble avoir versé toute son âme.

Le duo : *Ils allaient alors deux à deux*, se dessine avec plus d'animation, tout en conservant un caractère de grandeur et de suavité qu'augmente encore l'aspect des voûtes majestueuses et des feuillages sombres de la forêt.

C'est dans ce duo final que se trouve la dernière mélodie de Lakmé, dont la mort poétique et touchante a lieu sur ces paroles : *Tu m'as donné le plus doux rêve qu'on puisse avoir sous notre ciel!* Cette scène produit un effet indescriptible et laisse le public sous le coup d'une vive émotion.

On voit que cette partition est remplie de délicieux morceaux de chant à une et à deux voix. L'éditeur, M. Heugel, directeur du *Ménestrel*, les met à la portée de toutes et de tous, en les faisant transposer dans les tons qui conviennent à tous les genres de voix.

Nous reviendrons sur les parties orchestrales et les ensembles de Lakmé, qui complètent l'œuvre de M. Delibes et en font l'une des plus remarquables créations musicales de notre époque. Ce

jeune maître a marché droit, tout simplement, dans les sentiers battus par les hommes de génie ses devanciers, et il est arrivé bien avant ceux qui voulant créer des routes nouvelles, se sont égarés dans le champ même de leurs imprudentes recherches.

Il nous reste bien peu d'espace pour parler comme il convient d'un autre événement musical du plus haut intérêt : les concerts de M. A. Guilmant, au palais du Trocadéro.

On sait que l'éminent organiste de la Trinité et des *Concerts du Conservatoire*, a érigé en fondation importante, sa création de l'*Association artistique des grands Concerts d'orgue du Trocadéro*. Les noms des plus illustres artistes et des dilettanti — des deux sexes, — les plus distingués, figurent sur les listes des membres fondateurs, sous les auspices desquels l'association est placée. Il suffit pour en faire partie, de verser une cotisation annuelle de dix francs, qui donne droit à une carte d'entrée pour tous les concerts. Les noms des membres-fondateurs inscrits aux annales de l'association, figurent sur les programmes ou autres pièces, relatives au but de cette remarquable fondation.

On souscrit chez M. A. Guilmant, fondateur-directeur, 62, rue de Clichy.

Nous ne saurions trop appeler sur cette création artistique l'attention des musiciennes et des amateurs sérieux, qui partagent, en gens de talent et de goût, leurs admirations entre les belles œuvres des maîtres anciens et les pages déjà célèbres des compositeurs modernes.

Le nom du savant organiste qui poursuit vaillamment cette honorable tâche, est à lui seul une garantie absolue de son succès.

Il est facile de s'en convaincre, d'ailleurs, par l'audition des concerts qui, au nombre de quatre seulement, viennent d'ajouter leur immense retentissement à la célébrité incontestable de ce maître organiste et de son œuvre.

En dehors de Bach et de Hændel, M. Guilmant, dans ses deux premiers concerts, a ressuscité des noms, comme des pages oubliées, et il en fait certainement connaître qui étaient ignorés de beaucoup de personnes.

Il ne nous est pas possible de citer avec détail, toutes les admirables pièces des programmes de M. Guilmant, car sur toutes, il y aurait des livres à écrire. Leur origine, leur âge, leurs vicissitudes pendant les ans qu'elles ont dû traverser avant d'arriver jusqu'à nous, leur valeur et enfin leur apothéose, qui jettera un nouveau rayonnement sur le nom du musicien érudit qui les sauve de l'oubli.

Une première audition de la sonate en *mi* bémol mineur, de Rheinberger, a ouvert la première séance. C'est une composition supérieure à beaucoup de titres, mais ce qui en augmentait considérablement l'effet c'est l'exécution magistrale de M. Guilmant, qui ne se passionne, on le

sait, que pour les œuvres de haute valeur. On a pu encore apprécier son inimitable talent dans le concerto en *fa* mineur, de J. S. Bach : *Largo et Presto*, une page de trois siècles qu'il a rendue avec ce style et cette virtuosité qu'il est presque impossible d'égaler. L'orchestre conduit par l'habile chef du Château-d'Eau, M. Colonne, y ajoutait ses sonorités si admirablement combinées, avec les majestueuses harmonies de l'orgue.

On ne saurait rien entendre de plus charmant, ni de mieux enlevé que la *Marche nuptiale*, de Louis Gaune, morceau couronné par la *Société internationale des Organistes*. M. Guilmant en donnait la première audition et le public ravi, a chaleureusement prouvé qu'il l'était.

Très peu d'artistes, selon nous, ont jusqu'à présent compris, interprété et fait comprendre la belle musique de Hændel, comme ce musicien accompli. Rien ne saurait rendre la perfection de son jeu, dans le septième concerto en *si* bémol, avec orchestre ! C'est simplement magnifique. La *toccata de Fuga en ré* mineur, de Bach, qu'il a exécutée seul ensuite, ne lui a pas moins valu de frénétiques bravos.

Ce concert s'est terminé par la première audition du *Grand Chœur triomphal*, de M. Guilmant, œuvre de conception grandiose, d'une majesté de style, d'une vigueur et d'une puissance de sonorité telles que l'auditoire électrisé, a acclamé l'auteur, l'œuvre et l'incomparable exécutant, avec un enthousiasme sincère.

De pareilles compositions, rendues avec un tel art, élèvent considérablement le niveau de l'École française ; c'est là un glorieux titre dont le savant organiste peut être fier. Admirablement secondé par des artistes de talent qui se sont fait applaudir dans de fort belles, mais très difficiles pièces, M. Guilmant a vu, par l'affluence du public qui se pressait aux concerts suivants, que ce dernier sait apprécier et ses efforts et son immense talent.

Nous ne passerons pas sous silence les noms des musiciens de choix qui concourent à l'éclat de ces solennités musicales, et qui tous sont depuis longtemps familiarisés avec les classiques qu'ils savent si bien interpréter. Ainsi M. Luckx, de l'Opéra, dans les *Ruines d'Athènes*, de Beethoven et dans l'air de la *Flûte enchantée*, de Mozart, a fait preuve d'un goût parfait, rehaussé d'une exécution hors ligne.

Madame Caron possède une excellente diction et un style rare. MM. de Vroye et Brandoukoff n'ont pas moins été l'objet de chaleureux bravos, et M. de la Tombelle a bien mérité des artistes et du public, par la supériorité avec laquelle il tient le piano des concerts Guilmant.

Au deuxième de ces concerts, qu'il nous faut rapidement exquissier, le célèbre virtuose-compositeur a retrouvé son public plus enthousiaste que jamais. De véritables ovations ont salué le grand artiste dans le *Scherzo symphonique*, de sa composition, comme dans l'exécution des deux magnifiques *concertos* de Hændel, et de la *Sinfonia* (1^{re} audition), de Bach, avec orchestre. De plus, il a interprété seul, avec une inimitable originalité, une composition de Liszt : *Prélude et Fugue, sur le nom de Bach* ; et le chœur des sauvages, des *Indes galantes*, de Rameau, deux perles, dont il a fait deux diamants.

Beaucoup d'œuvres de la plus grande rareté ont été rendues avec une réelle distinction de style et de diction, par mesdames Castillon, Marie Tayau et M. Auguez, de l'Opéra.

Nous regrettons de ne pouvoir donner plus d'étendue à ces appréciations, et de nous voir forcée de remettre au prochain numéro notre esquisse sur les deux derniers concerts.

En fait de compositions nouvelles, nous pensons que les morceaux détachés de la partition de Lakmé, pour le chant comme pour le piano, fourniront un assez joli contingent de premier ordre. Ils se trouvent au *Ménestrel*, comme la partition.

MARIE LASSAVER.

CORRESPONDANCE



ESDEMOISELLES,

Les lettres sont nombreuses qui envoient des regrets et des condoléances au journal, par suite de la disparition de ses deux anciennes correspondantes. Je serais navrée de tant de douleur, si, n'ayant rempli moi-même les rôles de Jeanne et des Florence, pendant deux mois, je ne savais les ruses innocentes du mé-

tier et les illusions naïves de la jeunesse qui croit toujours que c'est arrivé, pour me servir d'une expression nullement littéraire.

Je ne devrais peut-être pas vous enlever vos illusions, encore moins déflorer cette fraîcheur de sentiments, cette ardeur d'affection, dont j'ai tant de preuves sous les yeux ; mais puis-je sans cruauté vous laisser à votre douleur plus longtemps, et ne pas essayer un mot de consolation ? Puis-je surtout ne pas sourire quand on m'ex-

prime des regrets dont une partie s'adresse à moi-même?... Qu'importent les noms ! Il n'y a qu'une pensée, s'il y a plusieurs plumes dans votre cher journal, et cette pensée est de vous intéresser en vous apprenant le bien. — Je ne veux citer personne, j'aurais l'air de nous ménager une petite réclame ; mais vous pouvez faire seules ce travail de mémoire et de reconnaissance, et vous vous demanderez, tout en conservant vos attrait personnels, si les conseils, les nouvelles, les chroniques, la poésie, la correspondance ne tendent pas toujours à vous démontrer que votre plus grand charme est dans votre vertu, et le vrai bonheur dans le devoir largement accepté ; on y ajoute bien de temps à autre quelques *rubans satinés* comme dans la Ronde de notre petite enfance, mais ce n'est que l'accessoire. Pour vous, nous faisons ressortir les meilleurs sentiments ; nous raillons sans pitié les ridicules qui passent sous nos yeux, nous exaltons tout ce qui est beau, tout ce qui est pur, tout ce qui est vrai parmi les laideurs, les impuretés et les mensonges de l'existence. Par conséquent, si quelque chose change dans la forme, rassurez-vous, le fond restera toujours le même.

Voilà pour un côté de la question, l'autre me cause plus d'embarras, car il est tout à fait personnel. Jugez-en plutôt. On demande : *Qu'est-ce que C. de Lamiraudie ?* — Ma foi, je n'en sais rien ! Les unes prétendent que c'est une jeune fille, les autres une matrone fort respectable ; on n'a pas encore dit, comme pour Madame de Girardin, que c'était un colonel de cavalerie, comparaison qui ne pourrait que me flatter beaucoup. Enfin, les paris sont ouverts, et la chose me paraît assez importante pour attirer votre attention.

Est-elle jeune ou vieille ? demande-t-on encore. O confiante et présomptueuse jeunesse, qui veut connaître les plus terribles secrets ! Vous me demandez mon âge ! Comme on voit bien que le vôtre ne vous pèse guère et que vous faites bon marché de vos printemps. Ménagez-les, croyez-moi, vous n'en serez pas toujours aussi prodigues. En attendant, je ne vous dirai pas le compte des miens, ayant toujours été faible comme vous le savez, en arithmétique, surtout pour les règles de trois.

Mais en voilà assez sur nos petites affaires personnelles ; il est bien temps de s'occuper d'autre chose.

Une des questions qui préoccupent le plus en ce moment les hommes sérieux et inquiets de l'avenir, est celle des logements d'ouvriers. De toutes parts, on cite des exemples saisissants de l'insalubrité des bouges où des créatures humaines languissent, souffrent et meurent souvent, faute d'air et de lumière.

Il est triste de penser, lorsque par le froid on se serre autour d'un feu clair et pétillant, que

des êtres qui nous valent, grelottent sur leurs paillasses humides ; lorsque le soleil pénètre dans nos intérieurs confortables et y apporte un rayon de vie et de gaieté, qu'il échauffe dans le même moment, à une température de four, des chambrettes sous les toits où il apporte la fièvre et l'insomnie. Et pourtant, c'est une salutaire impression qu'il ne faut pas écarter de votre esprit, tandis que vous caressez de l'œil les jolis riens, les coûteuses et fragiles fantaisies que l'on entasse autour de vous.

Il existe un grand nombre de jeunes filles qui n'ont pas un coin leur appartenant, pas un meuble, rien ! Elles seraient pourtant heureuses, elles aussi, de recevoir, de posséder, et je suis sûre que si l'on interrogeait leurs seize ans, il y aurait moins de regrets exprimés pour le manque de pain à certains jours douloureux que pour la privation incessante de tout ce qui égaye, anime, distrait un intérieur. Le *home* tient très fort au cœur de la femme, c'est son royaume et elle souffre d'être dépossédée ; ce sentiment se retrouve dans tous les temps, dans tous les lieux, il ne connaît pas de castes.

Mais, me direz-vous, nous ne pouvons pas changer l'ordre de choses actuel ; malgré nos bons désirs, nous n'avons pas l'espoir de guérir toutes les misères et d'élever au sein de Paris des palais enchantés où les familles pauvres trouveront tout ce qui leur manque. C'est vrai ; mais ne pouvez-vous pas leur donner un peu de votre cœur, un peu de votre superflu, un peu de vos bons exemples ? Votre cœur, je n'ai pas besoin de vous apprendre comment et pourquoi il doit aller à ceux qui souffrent, c'est un secret charmant que votre âge généreux apprend tout seul. Votre superflu, c'est une part de votre temps, une part de vos démarches, c'est ce qui a cessé de vous plaire et qui fera la joie d'une autre. Votre bon exemple, ce sera de devenir raisonnables dans vos déraisonnements, de modérer ces fantaisies d'odalisques qui vous prennent comme un accès de fièvre et devant lesquelles tout doit céder. Contentez-vous joyeusement de votre part, même si elle est modeste.... Je suis interrompue par une maman qui lit par-dessus mon épaule, et qui demande à finir la phrase, je lui cède la parole.... « Et enfin soyez ménagères et soigneuses de ce que vous possédez ; en rentrant, ne jetez pas une jupe mouillée sur la peluche d'un fauteuil ; ne quittez pas des chaussures de boueux sur la moquette d'un tapis Pompadour, ou un vêtement noir sur les blancheurs de votre lit.... » J'arrête cette mère grondeuse, elle paraît ne pas avoir beaucoup d'illusions.

La vie est pleine de contrastes. Il en est un fort piquant qui se reproduit de temps à autre et dont le monde lettré est toujours fort curieux : je parle d'une réception à l'Académie. Celle de Monseigneur Perraud offrait précisément cette opposition de nature et de talent qui donne un

attirait de plus à ces doctes réunions. Le prélat, panégyriste de Richelieu, faisant l'éloge de l'auteur des *Iambes*, d'Auguste Barbier, dont les vers énergiques jusqu'à la violence, réalistes jusqu'à la crudité, trempés de lie et de sang, noirs de poudre, brûlants de colères patriotiques, font vibrer toutes les passions qui se dressent au cri de la liberté. Avec du tact et du talent, on se tire de tout, même des citations scabreuses; et pour vous, jeunes lectrices qui ne pouvez pas connaître les chefs-d'œuvre de Barbier, vous aurez du moins appris à l'apprécier en lisant le discours de son éminent successeur.

Il y a des êtres naïfs et bons en ce monde; j'en connais un ou plutôt une, qui est en service depuis peu de temps à Paris et dont les histoires font mon bonheur. Un matin, elle arrive très animée dans la chambre de sa maîtresse, pour parler d'une découverte précieuse qu'elle venait de faire. Un endroit où l'on pouvait opérer un petit savonnage en eau claire sans être dérangé! Devinez où? — Au bassin des Tuileries! Hier, son jeune maître, à propos de je ne sais quelle indiscretion, lui dit un peu rudement: Pourquoi avez-vous vendu la mèche? Sachez, reprit la pauvre fille suffoquée, que je ne vends rien de ce qui est à la maison. — En tout cas, vous prenez la mouche répliqua l'incorrigible collégien.

N'est-ce pas que c'est touchant une pareille candeur, et qu'au lieu de rire nous devrions encourager la délicatesse de ceux qui ne vendent pas même la mèche, ils sont si rares! Cela jette aussi un jour tout particulier sur les différences d'existences entre Paris et la province éloignée. Dans ma petite ville, il y a un beau lavoir où passe la rivière. On aperçoit dans l'eau verte, sur un fond de cailloux polis, des poissons argentés qui frétille d'aise. Les lavandières se regardent coquettement dans le miroir mobile avant de commencer leur travail. Elles suspendent leurs fichus de couleurs éclatantes, aux saules qui pleurent sur la rive, et quand le soleil vient les visiter elles se tressent des couronnes de feuillage sur lesquelles, le soir, elles posent leurs lourdes corbeilles de linge en rentrant au logis. Cela ne ressemble pas précisément au tableau que nous avons tous les jours sous les yeux: une carriole attelée d'un cheval efflanqué, conduite par une grosse mère qui roule sur la banquette de son véhicule, jetant un regard inquiet de temps à autre sur les corbeilles pleines qui se heurtent derrière elle en gémissant.

Encore quelques jours, et Paris se dépeuplera, seuls les parents retenus par les collégiens et les pensionnaires garderont fidèlement le logis, attendant l'heure où les lauriers de leurs enfants viendront les dédommager des ombres auxquels ils renoncent pour ne pas quitter la jeune famille.

Toutes les préoccupations féminines se tournent en ce moment vers les sacs de voyage, les courroies, les cannes solides et légères, les ombrelles élégantes, les costumes inédits. On veut faire son petit effet, tout en restant dans des limites raisonnables. Que c'est donc difficile! quelle science, quelle maturité dans l'esprit, pour combiner une toilette qui soit de mise en juillet et août aux bains de mer, en septembre et octobre à la campagne! Et quel art pour caser dans une malle ce qui en remplirait facilement deux: encore ceci, et puis cela, un coin pour ce fichu qui m'est indispensable, les cols dans le fond de mon chapeau, des gants un peu partout, le cold cream dans les bottines. Voilà qui est bien! C'est un grand art que de savoir faire une malle; il est difficile de donner des règles absolues, cependant je me hasarde à deux recommandations: pour le linge, ne pas tolérer les plans inclinés et les bosses; pour les robes à poufs, plier l'étoffe sur une table, en ménageant quelques grands plis bien nets dans le sens des draperies, puis mettre en place et ne pas craindre de serrer beaucoup; rien ne chiffonne un costume comme le frottement continu qui résulte des transports, lorsqu'il est trop à l'aise dans un compartiment.

Allons, chères lectrices, recueillez-vous, cherchez ce qui vous est nécessaire, emballez-le avec soin et intelligence, surtout amusez-vous bien, pour revenir en automne fraîches et embellies par la santé et la joyeuse humeur.

Voici la reproduction d'un tableau de M. Tony Robert-Fleury que vous accueillerez, j'en suis sûre, mesdemoiselles, avec grand plaisir. On se prend à rêver en contemplant ces trois jeunes femmes réunies autour de Mazarin mourant, pour lui prodiguer tout ce que leur grâce, leur talent et leur affection pouvaient lui donner encore de plaisirs exquis, à l'heure où le grand homme allait tout quitter. On interroge les yeux gonflés, le visage amaigri du moribond et on les compare involontairement à cette vivante image de la jeunesse, qui occupe le côté gauche du tableau sous les traits d'une blonde et s'absorbe dans la lecture de sa partition. On retrouve le profil de l'oncle dans celui de la nièce et un air de famille que le peintre a su reproduire habilement. Regardez les *Nièces du cardinal*, mesdemoiselles, cherchez dans ce groupe la séduisante Marie Maacini, qui faillit obtenir de Louis XIV la réalisation de son rêve ambitieux; cherchez la duchesse de Bouillon, la seule de ces trois jeunes femmes, dont la vie ne fut pas un scandale pour les cours de l'Europe; trouvez le nom de celle qui vous cache son visage, et remerciez votre Journal qui a pensé à reproduire pour vous cette charmante composition.

C. DE LAMIRAUDIE.

MOSAÏQUE

Au pied d'un Crucifix.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure,
 Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit,
 Vous qui tremblez, venez à Lui, car il sourit,
 Vous qui passez, venez à Lui, car il demeure.

Victor Hugo.

L'espérance est un emprunt fait au bonheur.
Rivarol.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.
(La Rochefoucauld.)

La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir.
(Fénelon.)

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.
(La Rochefoucauld.)

Il ne faut avoir de l'esprit que par mégarde et sans y songer.
(Fénelon.)

LOGOGRIPE

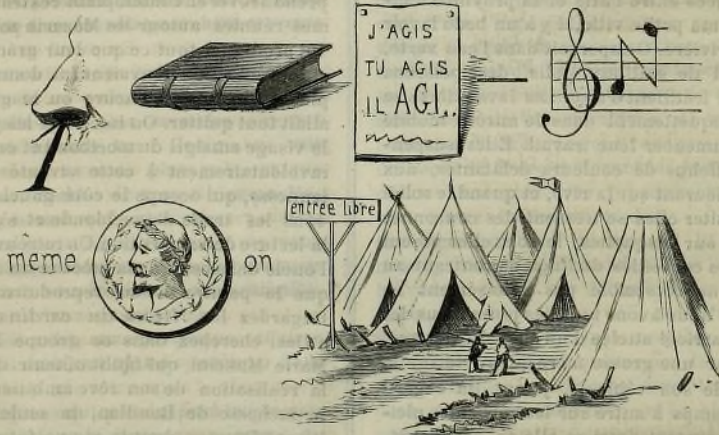
Je désigne un grand général,
 Et puis encore un amiral,
 Tous deux parmi les vaincus de Carthage
 Dont la fortune a trahi le courage.
 — Je suis ensuite un animal,
 Monté par le Sauveur en un jour triomphal;
 Je ne suis pas parmi les élus de la terre :
 Pour d'autres, indulgent, l'homme est pour moi
 [sévère,
 Quoiqu'il tire de moi bien grande utilité.

Mais le Seigneur aime l'humilité;
 Il a fait choix de moi dans mainte circonstance :
 Est-il sort plus flatteur, plus douce récompense !

MOTS TRIANGULAIRE

Le piéton l'aime unie et de frênes bordée.
 Adroit petit Poucet ! Quel tour il lui joua !
 Un taureau pour cerbère ? ah ! sa porte est gar-
 Ce pronom personnel, l'amitié l'inventa. [dée !
 Si cette voyelle est muette
 Vous ne l'imitez pas, fillette.

REBUS



Le mot du Logogriphe de Mai est *Fébronie*, où l'on trouve : *fée, foi, Borée, roi, reine, Ebroïn, Irène, Biron, Bone, Nébo, Orne, Berne, Féroë (les îles), fer, or, robe, bierre, bref, bie n, bon, fière, borne, fin, rien.*

Explication du Rébus de Mai : *La vie d'un moine au couvent a des douceurs que l'homme du monde prise peu.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.